Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène

Hymnes

traduit par M. Laporte-Dutheil

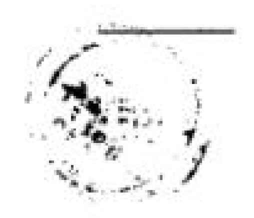
LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS

PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

CALLIMAQUE.

HYMNES,

TRADUITS PAR LAPORTE-DUTHEIL.

DISCOUS PRÉLIMINAIRE.

Parmi les différentes productions de l’antiquité qui paraissent avoir été jusqu’à présent aussi négligées par les lecteurs superficiels, qu’estimées des véritables amateurs de la langue grecque, on distingue surtout les hymnes de Callimaque. Tandis que les travaux multipliés d’une foule de commentateurs qui se sont attachés à éclaircir le texte de cet auteur, et le grand nombre d’éditions qu’ils en ont données successivement, semblent annoncer le cas qu’on doit faire de ces hymnes, la plupart de nos littérateurs les regardent comme de simples généalogies des dieux du paganisme, comme des espèces de litanies mythologiques, qui ne peuvent intéresser que les Grecs.

J’avoue qu’en général on ne voit dans ces petits poëmes ni la richesse des compositions d’Homère, ni le feu des odes de Pindare ou des chœurs des tragiques ; mais j’ose dire aussi que Callimaque, dont le principal mérite ne consiste, si l’on veut, que dans une élégance continue et dans la variété des détails qu’il sait placer à propos, montre quelquefois assez d’élévation et de force pour que le jugement d’Ovide, qui lui refusait entièrement le génie et ne lui accordait que l’art, paraisse au moins trop sévère.

D’ailleurs la lecture de ces hymnes, qui, comme pièces de poésie, ont droit de nous intéresser, doit nous attacher encore plus par l’utilité dont elle est pour la parfaite intelligence de la fable et de l’histoire ancienne. Les notes de plusieurs savants hommes, et surtout le vaste commentaire de Spanheim, en ont fait sortir une foule de

traits variés, qui peuvent servir à l'éclaircissement de plusieurs points de mythologie et d'histoire, principalement par rapport aux pratiques religieuses de plusieurs fêtes célèbres dans la Grèce. C'est en suivant les traces de ces laborieux écrivains, en réunissant tous ces différents traits épars dans leurs écrits, et en recueillant ceux qui pouvaient leur être échappés, que je suis parvenu à donner, dans plusieurs dissertations, lues à l'Académie des Belles-Lettres, une idée plus juste que celle qu'on s'était formée jusqu'à présent, des solennités pour lesquelles la plupart de ces hymnes ont été composées, telles que les fêtes carnéennes, les Thesmophories, la cérémonie des bains de Pallas, et les fêtes de Délos.

On me saura gré, peut-être, de rassembler ici tout ce qu'on peut savoir touchant la personne de Callimaque, et ses nombreux ouvrages, dont nous ne possédons aujourd'hui que la moindre partie.

Callimaque, fils de Battus et de Mésatma, était né a Cyrène, en Libye. Le nom de son père a fait présumer qu'il était de la race du fameux Battus, autrement nommé Aristote, fondateur de cette capitale de l'Afrique, et le rang distingué que sa famille tenait dans sa patrie semble autoriser cette conjecture. Lui-même, dans une épitaphe qu'il avait faite pour orner le tombeau de son père, et où, pour le dire en passant, il se vante assez naïvement d'être au-dessus de l'envie, nous apprend que son grand-père, qui se nommait comme lui Callimaque, avait commandé les armées de sa nation. L'usage était, chez les Grecs, que les

enfants portassent le nom de leur grand-père plutôt que celui de leur père, ce qui, dans une succession généalogique, produisait une suite alternative des mêmes noms, comme on le voit par la généalogie des Callias, célèbre famille athénienne dont parle Aristophane.

Il serait difficile de savoir précisément l’année où naquit Callimaque. Si les vers insérés sous son nom au troisième livre de l’Anthologie (*épig.* X, *p*. 313) étaient effectivement de lui, et que ce fût de lui-même qu’il eût voulu parler, on pourrait en conclure que sa naissance précéda de peu, ou suivit de prés la mort d’Alexandre. Le poête, ou le personnage qu’il introduit dans cette épigramme, s’y exprime en homme fort âgé, et Callimaque, comme on le sait d’ailleurs, ne mourut que dans les premières années du règne de Ptolémée-Évergète, plus de quatre-vingts ans après la mort du roi de Macédoine. Mais outre qu’il est fort incertain que Callimaque soit réellement l’auteur de l’ épigramme dont il s’agit, il paraît clair que le poëte, quel qu’il soit, n’y a point prétendu parler en son nom, et l’on peut s’en convaincre par la lecture de la pièce même.

Quoi qu’il en soit, Callimaque florissait vers cette époque où la Grèce fatiguée, pour ainsi dire, par les miracles de tout genre qu’elle avait enfantés pendant près de deux siècles, et comme épuisée surtout par le dernier effort qui lui avait fait produire le vainqueur des nations, vit le génie des lettres et des arts s’envoler de son sein, s’arrêter quelque temps à la cour des Lagides, et se fixer ensuite chez le peuple conquérant dont elle devait bientôt devenir la tributaire et

l’esclave. Parmi le grand nombre de poëtes que la magnificence et la libéralité des Ptolémée attira pour lors en Égypte, on en distingua surtout sept, connus sous le nom de *Pléiade*, et dont le plus célèbre fut, sans contredit, Callimaque.

Instruit dans sa jeunesse par Hermocrate, grammairien célèbre alors, mais dont on ne connaît aujourd’hui que le nom, il se vit bientôt en état de former à son tour des disciples, et de faire oublier la réputation de son maître. En effet, il s’établit dans un des faubourgs d’Alexandrie, et y fonda une école où le fameux Ératosthène, ainsi qu’Apollonius de Rhodes, Aristophane de Byzance et Philostephanus acquirent les connaissances et les talents qui les firent briller dans la suite. On peut, à ces noms, connus dans l’antiquité littéraire, joindre celui de son neveu Callimaque, fils de sa sœur Mégatime et de Stazénor. Le goût que ce jeune homme prit pour les lettres, et la réputation qu’il s’acquit par divers ouvrages, furent vraisemblablement le fruit des leçons de son oncle, dont l’exemple influait sur tous ceux qui l’approchaient et les animait à l’étude. L’un de ses esclaves, nommé Ister, qui lui servait de secrétaire, profita si bien du commerce de son maître, qu’il composa plusieurs livres, lesquels n’étaient point sans mérite, puisque, plus de quatre siècles après sa mort, saint Jérôme ne dédaigna point d’en faire une traduction, que L. Gyraldi prétendait avoir vue manuscrite dans une bibliothèque de Rome.

Ce métier qu’exerça d’abord Callimaque, peu convenable, ce semble, à un descendant des premiers rois de Cyrène, pourrait jeter des doutes sur la noblesse de son extraction, si l’on ne savait qu’il était peu favorisé des biens de la fortune, et si l’on ne faisait réflexion que la protection éclatante dont les Lagides honorèrent les gens de lettres dut naturellement ennoblir une profession destinée à être bientôt méprisée, mais qui était, à leur cour, le chemin le plus sûr pour arriver à la faveur du prince.

Bientôt après, notre poëte fut admis dans ce fameux musée où Ptolémée Philadelphe, par une magnificence vraiment royale, se plut à rassembler tout ce qu’il parut de savants hommes et d’artistes célèbres durant son règne, de quelque pays qu’ils fussent. Là, profitant du loisir et des facilités que la libéralité de ce prince y procurait à tous ceux qu’il y avait reçus, il composa ce grand nombre d’ouvrages de tout genre qui lui valurent pendant sa vie l’estime du souverain, et lui assurèrent, après sa mort, un rang distingué parmi les littérateurs. S’il n’est pas certain qu’il ait été chargé en chef du soin de la bibliothèque d’Alexandrie, comme plusieurs écrivains modernes l’ont avancé sans preuves, on sait du moins très positivement que Philadelphe, ainsi que son successeur Évergète, lui témoignaient la plus grande considération.

Sa reconnaissance fut au moins égale aux bienfaits. On voit dans ses hymnes qu’il ne laissait échapper aucune occasion de louer ceux dont il avait reçu tant de marques de bonté. Tantôt il les met au-dessus de tous les autres rois,

tantôt il les égale aux dieux mêmes. Il est vrai que les grandes qualités de ces princes et l'éclat de leur règne semblaient autoriser les poëtes, qui d'ailleurs se voyaient particulièrement l'objet de leurs faveurs, à leur prodiguer les louanges. Mais on ne peut leur pardonner d'avoir encensé des faiblesses : car, quoique les mariages incestueux fussent tolérés par les lois de la Grèce et de l'Égypte, il sera toujours difficile d'excuser dans le fils et le petit-fils de Lagus, la passion effrénée qu'ils conçurent, et à laquelle ils cédèrent l'un et l'autre, en épousant leurs propres sœurs. Callimaque ne craignit point, ce semble, de mériter ce reproche, dont malheureusement les gens de lettres ne sont pas toujours exempts ; il n'en rougissait pas même encore dans sa vieillesse, à cet âge on l'on devrait naturellement être moins empressé de flatter les grands, dont la faveur devient moins précieuse à mesure que l'avenir se ferme devant nous. Ce fut à la fin de sa vie qu'il composa ce poëme sur la chevelure de Bérénice, dont Catulle fit dans la suite une traduction latine qui nous est parvenue, tandis que l'original s'est perdu.

On a peine d'abord à concilier cette conduite avec le désintéressement dont il faisait parade ; car il se vantait quelquefois de n'avoir jamais vendu sa plume, comme avaient fait souvent bien d'autres poëtes, tels que Simonide. Peut-être était-il plus jaloux d'avoir du crédit que d'acquérir des richesses ; peut-être le commerce des rois fut-il en effet plus utile à sa réputation qu'à sa fortune. Une épigramme qui paraît lui être attribuée avec bien plus de fondement que

celle dont nous avons déjà parlé, semble prouver qu'il vécut dans la pauvreté. Cependant il est difficile de penser que Philadelphe et son successeur eussent laissé dans l'indigence un homme dont ils aimaient la société.

L'enjouement de son caractère et son goût pour le plaisir, autant qu'on peut en juger aujourd'hui, contribuèrent, ainsi que ses talents, à le faire admettre dans la familiarité de ces princes. Un distique fait pour être inscrit sur son tombeau nous apprend qu'il était aussi aimable convive qu'agréable versificateur, et qu'il savait placer à propos un bon mot. Soit que cette épitaphe eût été composée d'avance par lui-même, comme on le croit communément, soit qu'elle fût l'ouvrage d'un de ses contemporains, il est probable que la louange qu'il y reçoit ne lui était point disputée[1].

Cependant la vie sérieuse et appliquée lui plut toujours davantage. Il nous reste un fragment d'une pièce philosophique, dans laquelle il regrettait le temps perdu pour l'instruction, et ne se rappelait avec satisfaction que les veilles qu'il avait consacrées à l'étude. L'amour avait dû l'en distraire plusieurs fois. Nous savons qu'il était marié, et comme la femme qu'il avait épousée était étrangère[2], il y a lieu de croire que l'inclination seule avait décidé de cet établissement. De plus, Ovide nous apprend que Callimaque avait été longtemps épris d'une maîtresse dont il célébrait souvent les charmes dans ses écrits. De pareilles faiblesses, que les hommes en général se pardonnent aisément, deviennent quelquefois un avantage pour les poëtes, surtout lorsqu'on voit la sensibilité de leur ame passer dans leurs

écrits, et que le feu de leur génie (s'il est permis de parler un moment leur langage) s'allume au flambeau de l'amour. Tel fut apparemment l'effet de cette passion sur Callimaque, et ce fut sans doute à l'expression touchante de ses sentiments qu'il dut ses succès dans un genre de poésie dont le mérite consiste communément à peindre les mouvements du cœur, les plaisirs, et plus souvent encore les peines des amants. Je veux parler des élégies. Callimaque en avait composé un grand nombre, dont aucune n'est parvenue jusqu'à nous. La plupart des auteurs anciens qui ont pu les connaître, ceux même qui passent encore avec raison pour des oracles en matière de goût, lui accordaient la supériorité sur presque tous les poëtes qui avaient laissé des pièces de ce genre. Horace ne mettait au-dessus de lui que Mimnerme, et Quintilien le plaçait au premier rang.

D'après toutes ces particularités, l'on pourrait penser que sa conduite se rapprochait beaucoup de la philosophie d'Épicure ; on a cru même pouvoir inférer de quelques-unes de ses épigrammes qu'il ne croyait point à l'immortalité de l'ame. Cependant il est plus probable que ses principes, au fond, étaient les mêmes que ceux des Pythagoriciens. D'ailleurs, la nature de ses principaux ouvrages semble attester son attachement à la religion de son pays ; la plupart roulaient sur la fable, qui tenait tout entière au système théologique des anciens, et ses hymnes surtout annoncent un cœur pénétré de respect pour les dieux, dont il y célèbre la puissance. Rarement un auteur traite avec dignité les

sujets qu’il méprise, et Racine, incrédule, n’eût jamais fait *Athalie*.

Une tache réelle que son propre témoignage imprime à sa mémoire, c’est un penchant visible à ce libertinage criminel que des exemples fameux faisaient excuser chez les Grecs, et dont il paraît se vanter lui-même dans plusieurs épigrammes. Disons, pour le disculper, ce que Martial a dit depuis pour sa propre défense, que sa vie peut-être était plus chaste que ses vers, et que ses attachements ne passaient point les bornes prescrites par l’amitié. Il faut même ajouter qu’il en eut certainement de cette espèce dont la vertu la plus austère ne put jamais rougir. Il conserva toute sa vie les sentiments d’estime qu’il avait conçus pour Héraclite d’Halicarnasse, poëte élégiaque, qui l’avait reçu avec affection dans ses voyages. Quoiqu’ils eussent vécu dans la suite éloignés l’un de l’autre, quoique la rivalité de gloire eût pu naturellement affaiblir sa reconnaissance, il n’en fut pas moins sensible à la perte de cet ami, et nous avons encore une petite élégie qu’il composa sur la mort de son hôte. Cette pièce, trop courte pour nous mettre à portée de juger par nous-même du talent de Callimaque en ce genre, porte néanmoins un caractère de sensibilité qui lui fait honneur.

Il faut convenir qu’il en agit bien différemment avec le célèbre auteur du poëme des Argonautes, Apollonius, qui, de son disciple et de son ami, devint son ennemi déclaré, fin trop ordinaire des liaisons des gens de lettres. Il se peut que Callimaque, sûr de ses forces et dédaignant une fausse

modestie lorsqu'il parlait de lui-même, ne ménageait point assez l'amour-propre de ses rivaux, dans une carrière où l'émulation dégénère quelquefois en haine implacable. On voit, par quelques fragments de ses œuvres, qu'il connaissait bien son propre mérite. Souvent il se vantait, comme nous l'avons déjà vu, d'avoir triomphé de l'envie ; d'autres fois il s'annonçait pour n'aimer et ne chercher que la gloire. Cependant, comme un pareil langage est pardonnable aux poëtes, surtout quand une fois l'estime publique les a couronnés, et que dans d'autres moments il savait, à ce qu'il semble, apprécier sa juste valeur, on peut croire que dans cette rupture le tort fut tout entier du côté d'Apollonius. Le caractère qu'on donne à ce dernier doit nous le persuader aisément. La jalousie, selon le témoignage des anciens, fut son défaut dominant. Il ne serait donc pas étonnant que cette passion eût banni de son cœur la reconnaissance. Blessé de l'éclat d'une réputation que la sienne ne pouvait éclipser, plus envieux peut-être encore de la faveur des rois, qui ne le considérèrent jamais autant que son maître, il chercha bassement toutes les occasions de lui nuire. Comme l'agrément et l'élégance des ouvrages de Callimaque laissaient peu de prise à la censure, il l'attaqua du côté de l'invention et du génie. Callimaque, en homme de goût, était persuadé qu'il est difficile d'intéresser longtemps des lecteurs ; il pensait, comme l'a si heureusement exprimé quelque part le plus grand poëte de nos jours, que

Le secret d’ennuyer est celui de tout dire ;

et souvent il avait à la bouche ce mot qui depuis est passé en proverbe : qu’*un grand livre est un grand mal*. En conséquence, parmi ses nombreux écrits, il s’en trouvait peu qui fussent d’une certaine étendue. Son détracteur attribua leur brièveté à la stérilité de l’imagination de l’écrivain, affectant de débiter partout qu’il serait incapable de composer des ouvrages de plus longue haleine. Callimaque ne se vengea d’abord que de la manière la plus noble ; et, pour confondre un injuste critique, il publie son poëme d’Hécale[3], auquel il donna plus d’étendue qu’à tout ce qu’il avait fait jusqu’alors. Le témoignage des anciens, qui citent fréquemment cet ouvrage, doit nous être un garant non suspect du succès qu’il eut dans sa nouveauté ; mais ce triomphe, qui dut venger son amour-propre, ne put apparemment suffire pour calmer son cœur irrité par l’ingratitude d’un disciple qu’il s’était plu longtemps à former. Bientôt parut l’*Ibis*, pièce satirique, où désignant Apollonius sous le nom de cet oiseau dégoûtant qui se nourrit d’animaux venimeux, il le dévouait à tous les supplices de l’enfer. Ovide imita depuis cet exemple à l’égard d’un ingrat dont il eut à se plaindre au temps de sa disgrace, et son *Ibis* n’est qu’une imitation de la satire que Callimaque avait composée sous ce titre. L’histoire n’a point daigné nous apprendre si l’on vit enfin ces deux rivaux réconciliés, mais elle nous a transmis comme un fait singulier qu’Apollonius, après sa mort, fut mis dans le

même tombeau que le poëte dont il s’était tant efforcé de détruire la réputation. Ainsi furent réunis deux hommes qui n’avaient pu s’accorder pendant leur vie ; ainsi leurs violents débats aboutirent à mêler leurs cendres dans le sein de la terre. L’équitable postérité n’entre point aujourd’hui dans leur querelle, et leur départ à chacun la portion de gloire qui leur est due : tant il est vrai que les satires personnelles influent peu sur le jugement des siècles postérieurs. Réflexion qu’aura faite plus d’une fois, sans doute, quiconque étudia l’histoire où vécut avec les hommes, mais sur laquelle on ne peut trop, ce semble, insister dans le siècle où nous vivons. Plût à Dieu qu’elle servît enfin à calmer les animosités et la haine qui troublent si souvent l’empire des lettres ! et puissent les écrivains se persuader un jour que le véritable moyen d’obscurcir la gloire d’un rival est de surpasser réellement son mérite, non de décrier injustement ses ouvrages !

Tels sont, parmi les traits qu’on peut recueillir aujourd’hui concernant Callimaque, ceux qui regardent sa personne et sa vie ; il me reste à faire connaître plus particulièrement la nature de ses productions et à exposer les jugements divers qu’en ont portés les anciens, afin de mettre les lecteurs en état de mieux apprécier ses talents.

Également versé dans tous les genres de science et de littérature, il y avait peu de matières sur lesquelles il n’eût laissé quelques écrits, soit en prose, soit en vers. Un savant moderne porte le nombre des livres qu’il avait composés jusqu’à huit mille ; un autre, plus modéré, le réduit à huit

cents. Il semble qu’ils aient voulu, l’un après l’autre, enchérir précisément d’un zéro sur le véritable nombre des ouvrages de Callimaque ; car Suidas, auteur digne de foi à cet égard, le fixe à quatre-vingts. On n’en trouve que quarante et un de cités dans les anciens auteurs, encore y en a-t-il plusieurs qui semblent n’avoir dû former qu’un seul et même ouvrage, quoique cités sous des titres différents. De ces quarante et un ouvrages, vingt-deux étaient écrits en prose ; les uns étaient historiques ou géographiques, d’autres concernaient la physique, d’autres enfin paraissent n’avoir contenu que des recherches purement littéraires. Parmi les ouvrages de poésie, il y avait des tragédies, des comédies et des drames satiriques, des fables, des mélanges, l’*Hécale* et la *Chevelure de Bérénice*, l’*Ibis*, dont nous avons déjà parlé, les élégies, enfin les hymnes, et beaucoup d’épigrammes.

Je ne dissimulerai point que la manière dont quelques écrivains assez célèbres ont parlé de la plupart de ces ouvrages, paraîtrait plus propre à nous consoler de les avoir perdus, qu’à nous les faire regretter. Properce semblait quelquefois trouver Callimaque au-dessous de son sujet, dans les poëmes héroïques. Ovide, comme on l’a dit plus haut, lui refusait l’invention, et ne lui accordait que de l’art. Plusieurs critiques anciens prétendaient que le soin scrupuleux avec lequel il s’occupait de l’emploi des mots dégénérait en un défaut insupportable qu’ils nommaient *leptologie*, sorte d’exactitude minutieuse à marquer des nuances qui affaiblissent les grands traits, et à exprimer des

détails que le goût rejette ou que le génie néglige ; c'est ce que lui reprochait formellement Lucien. Un autre personnage, singulier dans son genre, et qui par ses talents et ses lumières mérita de jouer un rôle considérable dans un siècle postérieur à celui de Lucien, pensait encore plus désavantageusement que cet écrivain du mérite de Callimaque ; je veux parler de Sévérien de Damas, qui, au rapport de Suidas, n'avait pu supporter la lecture des ouvrages de notre poëte : dès la première fois qu'il avait voulu les connaître, il les avait trouvés si ennuyeux qu'il avait jeté le livre à terre en crachant dessus ; et c'est probablement d'après tous ces jugements défavorables que feu M. l'abbé Fourmont n'a pas craint de parler avec mépris de Callimaque, dans un de ses Mémoires. J'avoue encore que le genre des citations tirées de ses écrits, que l'on trouve dans les Lexiques, donne lieu de penser que son style n'était pas sans défaut, et surtout qu'il était sujet à l'obscurité. Quand les scoliastes ou les lexicographes l'appellent en témoignage, c'est presque toujours pour autoriser ou un terme nouveau, ou l'acception détournée d'un mot ordinaire, ou une expression hardie, ou une épithète trop forte, ou une métaphore inusitée. Mais cette conjecture, qui n'est peut-être pas fondée, non plus que l'arrêt de quelques grammairiens ou de quelques poëtes intéressés à rabaisser un rival, ne saurait balancer le grand nombre de témoignages avantageux qui doivent nous faire déplorer la perte des ouvrages de Callimaque.

Properce lui-même a reconnu vingt fois la supériorité de Callimaque dans tous les genres, et l'ingénieux Ovide n'a pu s'empêcher de témoigner souvent sa reconnaissance pour l'auteur auquel il devait quelques unes des principales beautés dont brillaient ses productions. On n'imite guère ce qu'on estime peu, et nous savons qu'indépendamment de l'*Ibis*, qui n'est absolument qu'une imitation du poëme de Callimaque, la plupart des traits saillants qui se trouvent dans la fable de *Philémon et Baucis* sont empruntés de l'*Hécale*, sans parler d'un assez grand nombre de vers de l'*Art d'aimer* et des *Tristes*, qu'on reconnaît encore pour avoir été tirés des écrits du poëte grec. Au reste, les Latins pouvaient se permettre de transporter dans leur langue ce qu'ils admiraient dans ses ouvrages, puisque plusieurs écrivains de sa nation ne rougirent point de l'imiter dans la langue même dont il s'était servi. Le poëme d'Apollonius est rempli de vers que le maître de ce disciple ingrat aurait pu revendiquer. Le livre de Denys Périégète, ainsi que les lettres d'Aristænète, ne sont pour ainsi dire que des centons de Callimaque. Plusieurs de ses vers, qui étaient passés en proverbe, prouvent qu'il avait autant de philosophie dans l'esprit que de justesse dans l'expression. L'*Anthologie* nous a conservé diverses épigrammes composées dans des siècles différents, qui montrent qu'aussi longtemps que ses ouvrages subsistèrent, il fut toujours regardé comme un poëte excellent et comme un des meilleurs littérateurs qui eussent paru depuis la mort d'Alexandre ; et plus de huit cents ans après, nous voyons que les plus doctes grammairiens, les critiques les plus estimés, faisaient encore

leur principale occupation de l’étudier et de le bien entendre. Marius, entre autres, qui vivait sous l’empereur Anastase, avait fait une métaphrase en vers ïambiques de l’*Hécale*, des hymnes, de l’ouvrage intitulé les *Causes*, et des épigrammes. On eût dit que ce littérateur illustre, pressentant le sort que devaient éprouver bientôt les productions d’un auteur qu’il aimait, s’efforçait de les conserver à la postérité. En effet, peu de temps après, la barbarie des Arabes détruisit dans Alexandrie le fameux monument que les Ptolémée y avaient élevé à la gloire des lettres et des sciences. Les œuvres de Callimaque périrent avec la superbe bibliothèque dont elles avaient été pendant plusieurs siècles un des plus riches ornements. Il échappa de ce naufrage quelques épigrammes recueillies, dans l’*Anthologie* et les hymnes dont je présente aujourd’hui la traduction au public. De tous ses autres écrits, nous n’avons que des fragments épars qui ne peuvent servir tout au plus qu’à donner une idée du sujet que l’auteur traitait dans chaque ouvrage, comme on le voit par la notice qu’en a donnée le célèbre Bentley.

---

1. ↑ Voici le sens de ce distique :
   Sous ce marbre funeste où s’adressent tes pas,
   Du neveu de Battus la cendre en paix sommeille ;
   Jadis par ses beaux vers il charmait notre oreille
   Et par ses mots plaisants égayait nos repas.
2. ↑ C’était la fille d’un Syracusain nommé Euphratès.
3. ↑ Sujet tiré de la vie de Thésée. Voyez *Plutarque*, *Vie de Thésée.*

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Consulnico
- Zyephyrus
- Marc
- Acélan
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

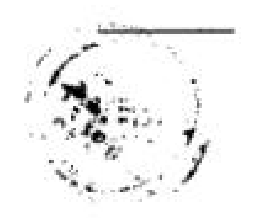
1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS
PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

I. EN L'HONNEUR DE JUPITER.

Tandis qu'on offre des libations à Jupiter, quel plus digne objet de nos chants que ce dieu même, toujours grand, toujours roi, qui dompta les Titans et qui donne des lois à l'Olympe ?

Mais sous quel nom l'invoquerai-je ? Est-il le dieu de Dicté ? est-il le dieu du Lycée ? J'hésite, puisque enfin le lieu de sa naissance est contesté. Ô Jupiter ! l'un veut que la Crète, l'autre que l'Arcadie ait été ton berceau : grand dieu, qui des deux en impose ?… Mais toujours le Crétois fut menteur ; le Crétois osa bien, dieu puissant, t'élever un tombeau, à toi qui n'as pu mourir, à toi qui es éternel. Oui, ce fut sur le mont Parrhasius, dans le plus épais de ses bois, que Rhée te donna la naissance ; bois devenu sacré dès cet instant ; bois dont jamais femme, dont jamais animal sujet aux travaux de Lucine n'ose approcher, et que les Apidans appellent la couche antique de Rhée.

Oui, ce fut là que ta mère, soulagée de son divin fardeau, chercha le canal d'une onde pure pour se purifier et laver ton corps. Mais le majestueux Ladon, mais le limpide Érymanthe ne coulaient point encore, et l'Arcadie était encore aride. Un jour elle devait être célèbre par ses fleuves ; mais, au moment où Rhée détacha sa ceinture, des chênes sans nombre s'élevaient sur le terrain où coule aujourd'hui l'Iaon ; des chars pesants roulaient sur le lit du

Mélas ; le Carnion, en dépit de ses eaux, entendait les animaux féroces creuser leur tanière sur sa tête, et le voyageur altéré, marchant sans le savoir au-dessus du Crathis ou du sablonneux Métope, brûlait de soif, tandis que des sources abondantes étaient sous ses pieds.

Dans son cruel embarras, la déesse s'écria : « Terre, enfante à ton tour ; tendre mère, tes enfantements sont faciles. » Elle dit, et, levant son bras puissant, frappa le mont de son sceptre. Le roc s'ouvre et vomit l'onde à grands flots. Aussitôt ta mère, roi des dieux, lava ton corps, t'enveloppa de langes et chargea Néda de te porter dans les antres de Crète pour l'y faire élever secrètement : Néda, de toutes les nymphes qui l'assistaient alors, la plus âgée après Styx et Philyre, la plus chère à son cœur ; Néda, de qui le zèle ne fut point sans récompense, puisque la déesse donna le nom de sa nymphe à ce fleuve, le plus antique des fleuves, où se désaltèrent les neveux de Lycaon, et qui va près du séjour des Caucons se réunir à Nérée.

À peine, ô Jupiter ! Néda sortait de Thène et s'approchait de Gnossus, que ton cordon ombilical tomba. C'est de là que les Cydoniens ont nommé cet endroit la plaine Ombilicale. Les sœurs des Corybantes, les nymphes de Dicté te reçurent dans leurs bras et te mirent dans un berceau d'or, où Adrastée te provoquait au sommeil. Là tu te nourris du lait abondant de la chèvre Amalthée et des rayons du miel le plus doux, que l'abeille Panacris travailla soudain sur ces rochers de l'Ida qu'on appelle de son nom. Les Curètes figurèrent autour de toi les pas compliqués de

la pyrrhique, en frappant sur leurs armes ; et le son de leurs boucliers étouffant le bruit de tes cris, parvint seul aux oreilles de Saturne.

Ainsi, dieu du ciel, vit-on croître, ainsi vit-on s'élever ton enfance. Bientôt vinrent les jours de ta jeunesse, et le duvet ombragea ton menton ; mais dès l'enfance, ton esprit était déjà mûr. Aussi tes frères, quoique tes aînés, t'ont-ils cédé l'Olympe sans oser te l'envier.

Poëtes mensongers, en vain avez-vous dit jadis que le sort distribua les empires aux trois fils de Saturne. Quel est donc l'insensé qui, dans la même balance, mettrait l'Olympe et les enfers ? Quand les partages sont égaux, le sort en peut être l'arbitre ; mais, entre ces deux empires il y a trop d'inégalité. Lorsqu'on ment, au moins faut-il être croyable. Non, grand dieu, non, ce ne fut point le sort qui te fit roi des dieux ; ce furent tes exploits, ta valeur et la Force[1] que tu plaças au pied de ton trône. Tu chargeas aussi le prince des oiseaux d'annoncer tes augures ; puisses-tu n'en envoyer que d'heureux à mes amis !

Ô Jupiter ! tu t'es réservé l'élite des mortels. Ce ne sont ni les nochers, ni les guerriers, ni les poëtes : tu laisses à des dieux inférieurs le soin de protéger ; mais ce sont les rois eux-mêmes, les rois qui tiennent sous leur main le laboureur, le guerrier, le matelot, tout enfin ; car est-il rien qui n'obéisse à son roi ? Qu'à Vulcain donc soit consacré le forgeron, à Diane le chasseur, à Mars le soldat, à Phébus le chanteur ; à Jupiter appartiennent les rois. Rien n'est plus saint que les rois, aussi toi-même en as fait ton partage. Tu

leur as confié la garde des villes ; mais du haut des citadelles, tu veilles sur ceux d’entre eux qui dirigent ou détournent les voies de la justice. Tu leur accordes à tous les richesses et l’opulence, mais avec inégalité ; témoin mon roi, qui l’emporte de si loin sur les autres. Il accomplit le soir ses projets du matin ; le soir, les plus vastes, les moindres aussitôt qu’il les forme ; tandis que pour remplir les leurs, il faut au reste des rois une année, souvent plus, et combien de fois encore n’as-tu pas confondu leurs desseins et rompu leur effort !

Salut, puissant fils de Saturne, dispensateur des biens et du bonheur ! Où est-il celui qui pourra chanter tes ouvrages ? il ne fut, il ne sera jamais. Eh ! qui pourrait chanter les ouvrages de Jupiter ?

Salut, ô père des dieux, salut ! Donne-nous la richesse et la vertu. L’opulence ne peut rien sans la vertu, ni la vertu sans l’opulence ; donne-nous donc, ô grand dieu ! et richesses et vertu.

1. ↑ On sait que les poëtes avaient personnifié la Force et la Violence.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Zyephyrus
- Consulnico
- Marc
- Le ciel est par dessus le toit
- Tpt
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS
PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

II. SUR LES BAINS DE PALLAS.

Ministres des bains de Pallas, sortez toutes, sortez ; j'entends hennir les cavales sacrées, et la déesse paraît. Accourez, blondes filles des Pélasges, accourez. Jamais l'auguste Pallas, avant d'essuyer les flancs poudreux de ses coursiers, n'est entrée dans le bain ; pas même au jour où, revenant de combattre les fils insolents de la Terre, elle rapporta ses armes souillées de leur sang ; mais son premier soin, en dételant les chevaux de son char, fut d'essuyer l'écume épaissie sur leur bouche mutine et de laver leur sueur dans les flots.

Venez, jeunes Achéennes, j'entends crier les essieux, venez ; mais n'apportez point d'odeurs ni d'essences. Ministres des bains de Pallas, Minerve ne veut point de parfums composés. Ne lui présentez donc point d'odeurs ni d'essences, ni de miroirs. La grace est toujours dans ses yeux ; et même sur l'Ida, lorsque Pâris y jugea les déesses, elle ne consulta ni le métal resplendissant que recèle le sein des montagnes, ni les eaux transparentes du Simoïs. Junon l'imita ; Cypris seule, les yeux fixés sur l'airain *réfléchissant*, changea et rechangea souvent sa coiffure ; mais Pallas, qui, telle que les Jumeaux divins au bord de l'Eurotas, venait de parcourir cent fois le stade, n'employa d'autre parfum que le simple jus de ses olives chéries, et, pareille à la rose du matin, ou plutôt aux grains éclatants de

la grenade, une vive rougeur colora son visage. Jeunes filles, ne lui présentez donc que le jus de l'olive : c'est le parfum de Castor, ainsi que d'Hercule. Offrez-lui des peignes d'or pour démêler ses beaux cheveux, pour en séparer les tresses luisantes.

Sors de ton temple, ô Minerve ! des vierges, troupe chère à ton cœur, des vierges descendues du grand Acestor[1] s'empressent autour de toi. Ô Minerve ! on porte aussi devant toi le bouclier de Diomède ; ainsi le veut l'antique usage établi par Eumède, ce pontife chéri de toi, qui, pour se dérober aux transports d'un peuple furieux, s'enfuit jadis sur le mont Créius avec ton image, et l'y cacha sous des roches escarpées qu'on a depuis ce temps honorées de ton nom.

Sors de ton temple, ô Pallas ! déesse au casque doré, déesse qui renverses les murailles, qui te plais au fracas des armes et des chars.

Argiens, gardez-vous en ce jour de plonger vos urnes dans le fleuve ; c'est aux fontaines seules à vous désaltérer. Esclaves, ne puisez aujourd'hui qu'aux sources de Physadée ou dans les eaux d'Amymone[2]. Si, du haut de ces coteaux fertiles, Inachus roule son onde argentée sur un lit d'or et de fleurs, c'est pour les bains de Pallas que ce dieu la réserve. Mais crains, ô Pélasge ! crains de jeter un regard même involontaire sur ta reine. Malheur à celui qui portera la vue sur les appas secrets de notre déesse tutélaire ; jamais ses yeux ne reverront Argos.

Ô puissante Minerve ! sors de ton temple. Vous cependant, jeunes filles, écoutez un récit que bien d'autres poëtes ont déjà consacré.

Il fut jadis à Thèbes une nymphe, mère de Tirésias, que Minerve préférait à toutes ses compagnes et dont jamais elle ne se séparait. Lors même qu'au travers des champs béotiens la déesse guidait ses coursiers vers l'antique Thespie, vers Haliarte, ou vers ces bocages odorants que le Coronéen lui a consacrés sur les bords du Curalion, toujours on voyait Chariclo assise à ses côtés sur son char. Jamais danses ou concerts ordonnés par d'autres ne plaisaient à Minerve. Préférence inutile ! À des pleurs éternels la nymphe était réservée.

Un jour, sur le sommet de l'Hélicon, au bord fleuri de l'Hippocrène, la déesse et sa nymphe, détachant leur ceinture, entraient dans le bain. Le silence du midi régnait dans les bois. Tirésias seul, Tirésias à peine encore à l'âge où un léger duvet vient ombrager le menton, errait avec ses chiens dans cet asile redoutable. Par une soif brûlante amené vers la fontaine, l'infortuné jeune homme y vit, sans le chercher, un spectacle interdit aux mortels. Minerve en fut irritée ; toutefois, plaignant son destin : « Ô toi, lui dit-elle, qui désormais ne jouiras plus de la vue, fils d'Euérée, quel funeste démon t'a conduit en ces lieux ? »

Elle dit : soudain une nuit épaisse couvrit les yeux de l'enfant ; il resta sans voix ; la douleur enchaîna ses mouvements, et l'étonnement lui coupa la parole. « Terrible Pallas, s'écria Chariclo, qu'avez-vous fait à mon fils !…

Déesses, voilà donc votre amitié !… Vous avez privé mon fils de la lumière… Enfant déplorable, tu as vu les appas de Minerve, mais tu ne verras plus le soleil… Mère infortunée !… Mont que j'abandonne à jamais, fatal Hélicon, que tu vends cher à mon fils ses plaisirs ! Pour quelques faons, quelques daims qu'il a percés de ses traits, il lui en coûte les yeux. »

Ainsi Chariclo, semblable à la plaintive Philomèle, déplorait le destin de son fils, qu'elle embrassait et baignait de ses larmes. Minerve eut pitié de sa compagne et lui dit : « Nymphe, désavouez un discours que vous dicte la colère. Ce n'est point moi qui viens d'aveugler votre fils. Quelle douceur aurait pour Minerve le supplice d'un enfant innocent ? N'en accusez que la loi de l'antique Saturne, qui met au plus haut prix la vue d'un immortel, quand on le voit sans que lui-même y consente. Nymphe, l'arrêt est irrévocable, et tel est le sort que le fuseau des Parques réservait à votre fils dès l'instant qu'il est né. C'est à lui de supporter son destin. Ah ! combien d'holocaustes la fille de Cadmus et son Aristée voudront-ils un jour offrir aux dieux pour obtenir que leur fils, le jeune Actéon, ne perde que la vue ! En vain aura-t-il été le compagnon de l'auguste Artémis ; en vain aura-t-il cent fois avec elle poursuivi les hôtes des bois : rien ne garantira ses jours lorsque ses regards auront, quoique involontairement, surpris la déesse dans son bain. Mais soudain ses propres chiens dévoreront leur ancien maître, et sa mère, parcourant les forêts n'y retrouvera que les os dispersés de son fils. Combien de fois

alors appellera-t-elle heureuse et fortunée celle dont le fils sur ces montagnes n’aura laissé que les yeux ! Sèche donc tes pleurs, ô ma compagne ! puisqu’en ta faveur je réserve encore à ton fils un don consolateur. Je veux que les Thébains révèrent en lui le plus grand et le plus renommé des prophètes. Il saura distinguer dans le vol des oiseaux les augures prospères, indifférents et sinistres. C’est de lui que les Béotiens, que Cadmus et les fameux Labdacides recevront mille oracles. Je lui donnerai un sceptre[3] dont la vertu divine guidera ses pas. Je reculerai dans les siècles les bornes de sa vie, et seul après sa mort, honoré du terrible dieu des enfers, il conservera chez les ombres son esprit fatidique. »

Elle dit, et fit un signe de tête, infaillible garant de ses promesses ; car à Minerve, seule d’entre ses filles, Jupiter a communiqué les attributs qui distinguent son pouvoir. Ministres des bains de Pallas, ce n’est point aux flancs d’une mère que Pallas fut conçue, c’est dans la tête de Jupiter. Jamais un signe de la tête de Jupiter ne fut démenti ; jamais un signe de la tête de Minerve ne sera sans effet.

Minerve revient à son temple. Volez au devant d’elle, jeunes filles ; et si la patrie vous est chère, offrez à la déesse vos prières, vos vœux et vos chants.

Salut, ô déesse ! protége les remparts d’Inachus, soit que tes coursiers t’éloignent ou te rapprochent de son temple, et conserve à jamais l’héritage de Danaüs.

1. ↑ Acestor est un personnage inconnu dans la fable comme dans l’histoire, mais qui sans doute avait joué un rôle considérable dans sa patrie, puisqu’il y avait dans Argos une tribu qui portait son nom.
2. ↑ Physadée et Amymone étaient filles de Danaüs et avaient laissé leur nom à deux fontaines de l’Argolide.
3. ↑ On sait que la fable avait donné à Tirésias un bâton mystérieux avec lequel il conduisait ses pas aussi sûrement que s’il avait été doué de la vue.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N’hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Zyephyrus
- Consulnico
- Marc
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

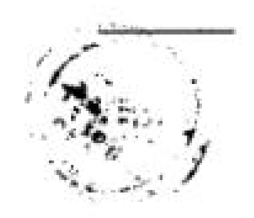
LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS

PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

III. EN L’HONNEUR DE CÉRÈS.

Le calathus[1] revient ; femmes, chantez : « Salut, ô Cérès ! salut, ô déesse nourricière, déesse des moissons ! »

Le calathus revient ; à terre, profanes, à terre ! Femmes, filles, enfants, craignons tous, en ce jour de jeûne, de le regarder du haut des toits ou d’un lieu trop élevé. Hespérus nous annonce son retour ; Hespérus, qui seul sut persuader à Cérès d’étancher sa soif lorsqu’elle cherchait les traces de Proserpine ravie à sa tendresse.

Ô déesse ! comment tes forces suffirent-elles alors à courir jusqu’aux portes du couchant et jusqu’aux climats brûlants où croissent les pommes d’or, sans manger, sans boire, sans entrer dans le bain ? Trois fois tu traversas le lit argenté de l’Achéloüs ; trois fois tu passas tous les fleuves de la terre ; trois fois tu revins au centre de la plus charmante des îles ; trois fois enfin tu retournas t’asseoir au bord du puits de Callichorus, couverte de poussière, sans avoir mangé, sans avoir bu, sans être entrée dans le bain…

Mais pourquoi rappeler ce qui coûta des larmes à Cérès ? Parlons des lois aimables qu’elle a données à nos villes ; parlons des jours où, enseignant à Triptolème le plus beau des arts, elle montra la première à moissonner les épis, à en former des gerbes, à les faire broyer sous les pieds des taureaux. Ou plutôt encore, pour effrayer à jamais les

impies, disons comme elle livra jadis le déplorable fils de Triopas aux tourments de la faim.

Les Pélasges[2] habitaient encore à Dotium. Ils y avaient consacré à Cérès un bois délicieux, planté d'arbres touffus, impénétrables au jour ; lieu charmant, que la déesse aima toujours à l'égal d'Éleusis, de Triopion et d'Enna. Là, parmi les pins et les ormes altiers, les poiriers s'enlaçaient aux pommiers, et du sein des rocailles jaillissait une onde pareille au cristal le plus pur.

Mais quand le ciel voulut retirer ses faveurs aux enfants de Triopas, un funeste projet séduisit Érésichton. Il prend vingt esclaves, tous à la fleur de l'âge, tous semblables aux géants, et capables d'emporter une ville. Il les arme de haches et de cognées, et court insolemment avec eux au bois de Cérès.

Au milieu s'élevait un immense peuplier qui touchait jusqu'aux astres et dont l'ombre, à midi, favorisait les Dryades. Frappé le premier, il donne en gémissant un triste signal aux autres arbres. Cérès connut à l'instant le danger de son bois sacré : « Qui donc, s'écria-t-elle en courroux, brise les arbres que j'aime ? » Aussitôt, sous les traits de Nicippe (c'était sa prêtresse), les bandelettes et le pavot dans les mains, la clef du temple sur l'épaule, elle s'approche, et ménageant encore un insolent et coupable mortel : « Ô toi, lui dit-elle, qui brises des arbres consacrés aux dieux, ô mon fils, arrête ; retiens tes esclaves ; mon fils, cher espoir de ta famille, n'arme point le courroux de Cérès, dont tu profanes le bocage. » Mais lui, plus furieux qu'une

lionne du Tomare à l'instant qu'elle accouche, « Retire-toi, répond-il, ou bientôt cette hache… Ces arbres ne serviront plus qu'à bâtir le palais où je passerai mes jours avec mes amis dans les festins et dans la joie. »

Il dit, et Némésis écrivit le blasphème. Soudain Cérès en fureur se montra tout entière : ses pieds touchent à la terre et sa tête à l'Olympe. Tout fuit, et les esclaves demi-morts abandonnent leurs cognées dans les arbres. Cérès les épargna ; ils n'avaient fait qu'obéir à leur maître. Mais à ce maître impérieux : « Va, dit-elle, insolent, va bâtir le palais où tu feras des festins : certes, il t'en faudra souvent célébrer désormais. »

Elle n'en dit pas plus : le supplice était prêt. Aussitôt s'allume au sein de l'impie une faim cruelle, insatiable, ardente, insupportable ; effroyable tourment dont il fut bientôt consumé. Plus il mange, plus il veut manger ; vingt esclaves sont occupés à lui préparer des mets, douze autres à lui verser à boire : car l'injure de Cérès est l'injure de Bacchus, et toujours Bacchus partagea le courroux de Cérès.

C'en est fait, ses parents honteux n'osent plus l'envoyer aux banquets. Tous les prétextes sont tour à tour employés. Les filles d'Orménus l'invitaient aux jeux de Minerve Itoniade : « Érésichton n'est point ici, répondait sa mère ; il est allé redemander aux bergers de Cranon[3] les troupeaux nombreux qu'il leur avait confiés. » Polyxo préparait l'hymen d'Actorion[4] ; elle conviait à la fête Triopas et son fils : « Triopas ira, lui disait-on avec larmes ; mais

Érésichton, atteint il y a neuf jours, dans les vallées du Pinde, par un fier sanglier, ne peut encore se soutenir. » Mère infortunée, mère trop tendre, quels détours n'avez-vous pas inventés ? L'appelait-on aux festins : « Érésichton est loin de ces lieux. » Célébrait-on quelque hymen : tantôt « Un disque l'a frappé ; » tantôt « Un cheval fougueux l'a terrassé ; » tantôt « Il compte ses troupeaux sur l'Othrys. »

Cependant au fond de son palais, Érésichton, passant les jours à table, y dévore mille mets. Plus il mange, plus s'irritent ses entrailles. Tous les aliments y sont engloutis sans effet, comme au fond d'un abîme.

Tel qu'on voit la neige du Mimas[5], ou la cire fondre aux rayons du soleil, tel et plus promptement encore on le vit dépérir. Bientôt les fibres et les os seuls lui restèrent. Sa mère et ses sœurs en pleurèrent, le sein qui l'avait allaité en soupira, et ses esclaves en gémirent. Triopas lui-même en arracha ses cheveux blancs, et s'adressant à Neptune, qui ne l'entendait pas : « Non, s'écriait-il, tu n'es point mon père ; ou, s'il est vrai que je sois né de toi et de la fille d'Aéole, regarde l'infortuné qui doit te nommer son aïeul, puisque c'est moi qui lui donnai le jour. Que n'est-il tombé sous les traits d'Apollon ! Que ne l'ai-je enseveli de mes mains ! Faut-il que je le voie dévoré par la faim ! Éloigne donc de lui ce mal funeste, ou toi-même prends soin de le nourrir. Pour moi, j'ai tout épuisé. Mes bergeries sont vides, mes étables sans troupeaux, et mes esclaves ne suffisent plus à le servir. Il a tout consumé, jusqu'aux cavales qui traînaient son char, jusqu'aux coursiers qui lui avaient valu tant de

gloire dans les jeux et dans les combats, jusqu'au taureau que sa mère engraissait pour Vesta. »

Tant qu'à Triopas il resta quelque ressource, son foyer fut seul témoin de sa peine. Mais quand Érésichton eut absorbé tout son bien, on vit le fils d'un roi, assis dans les places publiques, mendier les aliments les plus vils.

Ô Cérès ! que celui que tu hais ne soit jamais mon ami ! que jamais il n'habite avec moi ! Loin de moi des voisins si funestes !

Chantez, jeunes vierges, et vous, mères, répétez : « Salut, ô Cérès ! salut, ô déesse nourricière, déesse des moissons ! » Quatre coursiers, aux crins argentés, traînent le calathus ; ainsi, puissante Cérès, tu nous apporteras, d'année en année, quatre saisons favorables. Nous te suivons les pieds sans chaussure et la tête sans bandelettes ; ainsi tu préserveras des maux nos pieds et nos têtes. Des vierges portent en ton honneur des paniers tissus d'or ; ainsi l'or ne manquera jamais à nos besoins.

Femmes qui n'êtes point initiées, ne suivez cette pompe mystérieuse que jusqu'au Prytanée. Femmes qui ne comptez pas encore soixante hivers, venez jusqu'au temple. Vous que l'âge appesantit, ou vous qui tendez les mains à Lucine, et que les douleurs ont surprises, venez jusqu'où vos forces pourront vous conduire ; la déesse versera sur vous ses faveurs autant que sur celles qui l'accompagneront à son temple.

Salut, ô déesse ! conserve cette ville dans la concorde et dans l'abondance. Fais tout mûrir dans nos champs. Engraisse nos troupeaux, fertilise nos vergers, grossis nos épis, féconde nos moissons. Fais surtout régner la paix, afin que la main qui sème puisse aussi recueillir.

Sois-moi propice, ô divinité trois fois adorable, puissante reine des déesses !

1. ↑ Espèce de corbeille mystérieuse et sacrée qu'à certain jour marqué l'on rapportait en pompe du temple d'Éleusis à celui de Cérès Thesmephore, dans Athènes.
2. ↑ Ancien peuple répandu dans la Grèce, mais dont la principale habitation était en Thessalie, où ils avaient bâti, entre autres, la ville de Dorium. Il se fit dans la suite une émigration de ce peuple sous la conduite de Triopas, père d'Érésichton, qui alla fonder la ville de Cnide en Carie : voilà pourquoi le poëte ajoute : « N'habitaient point encore Cnide. »
3. ↑ Ville de Thessalie.
4. ↑ Vraisemblablement le même que celui qui est mis par Orphée au nombre des Argonautes. Comme le poëte ne dit point le nom de la mère de ce héros, il est vraisemblable que c'était cette Polyxo dont parle ici Callimaque, et qui ne peut rien avoir de commun avec les autres héroïnes de ce nom, dont il est parlé dans les anciens mythologues qui nous restent.
5. ↑ Promontoire de l'Ionie fort élevé.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Zyephyrus
- Consulnico
- Marc
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Aristoi
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Jahl de Vautban
- Hsarrazin

---

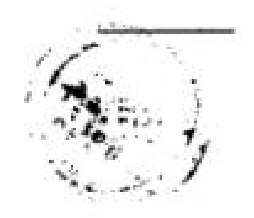
1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS
PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

IV. EN L’HONNEUR D’APOLLON.

Ciel ! comme le laurier d’Apollon est agité ! comme le temple entier est ébranlé ! Loin, loin d’ici, profanes ! Déjà Phébus de son pied divin a touché le seuil de la porte. Ne le voyez-vous pas ? Déjà le palmier de Délos l’a salué par un doux frémissement ; déjà le cygne a rempli l’air de ses chants. Tombez, verrous, tombez barreaux, le dieu approche : et vous, jeunes hommes, préparez vos concerts et vos danses.

Ce n’est point à tous indifféremment, mais au juste seul, qu’Apollon se manifeste. Qui le voit est grand ; qui ne le voit point est petit. Je te verrai, dieu terrible, et serai toujours grand.

Enfants, voulez-vous parvenir aux jours de l’hymen, voulez-vous atteindre l’âge où les cheveux blanchissent, et bâtir sur des fondements durables ; aujourd’hui que Phébus visite ces lieux, faites entendre le son de vos lyres et le bruit de vos pas cadencés…

Honneur à ces enfants ! puisque leurs lyres ne sont plus oisives.

Silence. Écoutez les louanges d’Apollon. La mer même se tait, lorsqu’on chante les armes du dieu de Lycorée, les flèches et la lyre. *Io Pæan, Io Pæan !* À ce cri, Thétis cesse

de pleurer son Achille ; et ce roc humide, inébranlablement fixé dans la Phrygie, ce marbre qui fut femme, et qui semble jeter encore le cri de la douleur, suspend le cours de ses larmes.

Io Pæan ! Chantez tous, *Io Pæan !* Malheur à qui lutte contre les dieux ! Que celui qui brave les dieux, brave donc aussi mon roi ! Que celui qui brave mon roi, brave donc aussi les dieux !

Si vos chants plaisent à Phébus, il vous comblera de gloire ; il le peut, car il s'assied à la droite de Jupiter. Mais un jour est trop peu pour chanter Apollon ; la carrière est vaste. Eh ! qui peut cesser de chanter Apollon ?

La tunique d'Apollon est d'or ; son agrafe, sa lyre, son arc, son carquois et ses brodequins sont d'or. L'or et les richesses brillent autour de lui ; j'en atteste Pytho[1].

Toujours jeune, toujours beau, jamais le moindre duvet n'ombragea les tendres joues d'Apollon. De sa chevelure découle une essence parfumée : mais non, ce ne sont point des parfums, c'est la *panacée*[2] même qui distille des cheveux d'Apollon. Heureux le sol que ce baume humectera ! il n'y croîtra que des germes salutaires.

Nul ne réunit autant d'arts qu'Apollon : il est le dieu des archers et des poëtes ; car le Destin lui a donné les flèches et la lyre. Il est le dieu des sorts et des augures : de lui les médecins ont appris à retarder la mort.

Nous l'appelons aussi Nomius[3], depuis que sur les bords de l'Amphryse[4], l'Amour lui fit prendre soin des

cavales d'Admète. Qu'aisément sous les yeux d'Apollon un troupeau se féconde ! Les taureaux s'y multiplient, les chèvres n'y sont jamais sans chevreaux, ni les brebis sans lait et sans agneaux ; et celle qui n'en eût porté qu'un, en porte toujours deux.

Ô Phébus ! sous tes auspices s'élèvent les villes ; car tu te plais à les voir se former, et toi-même en poses les fondements. Dès l'âge de quatre ans tu construisis sur les bords du lac charmant d'Ortygie le premier édifice qu'aient vu les mortels. Diane te rapportait les cornes des chèvres qu'elle perçait de ses flèches sur le mont Cynthius ; et tu t'en servais pour dresser un autel, en former la base, le corps et les côtés ; ainsi tu nous appris à bâtir. Depuis, tu désignas l'endroit où Battus devait fonder ma patrie ; et sous la forme d'un corbeau d'heureux augure, tu guidas son peuple en Libye. Tu juras de donner Cyrène à mes rois, et toujours ta parole est fidèle.

Dieu puissant, que d'autres t'appellent Boedromius, d'autres Clarius ; cent noms divers te sont donnés à l'envi. Pour moi, c'est sous le nom de Carnéen que je veux te chanter ; tel est l'usage de ma patrie.

Dieu de Carnus, Sparte fut la première à t'adorer sous ce nom : Théra suivit cet exemple, que Cyrène a depuis imité. De Sparte, le sixième descendant d'Œdipe apporta ton culte à Théra, d'où le fils de Polymneste[5] le transmit aux Asbytes[6]. Établi dans leur contrée, il t'éleva ce temple superbe, institua ces fêtes annuelles où mille et mille taureaux tombent sous la hache de tes prêtres.

Ô dieu de Carnus ! tes autels, dans la saison des frimas, sont couverts de safran parfumé ; au printemps, ils sont parés de ces fleurs variées que Zéphire fait éclore en séchant la rosée ; et dans ton sanctuaire brille une flamme éternelle, que jamais la cendre n'a couverte.

Ce fut proche des bois épais d'Azillis, et loin encore des sources de Cyré, que les guerriers doriens célébrèrent, pour la première fois, avec les blondes habitantes de la Libye, les jours consacrés au dieu de Carnus. Tu vis leurs danses, ton œil en fut réjoui ; et tu les fis remarquer à ton épouse, du haut de ce mont fameux où elle avait terrassé le lion qui désolait les troupeaux d'Eurypyle[7]. Jamais danses ne te plurent davantage ; jamais ville n'éprouva tes bienfaits autant que Cyrène : ils sont le prix des faveurs que tu ravis jadis à ta nymphe ; aussi, nul des immortels n'est plus honoré que toi par les enfants de Battus.

Io ! que tout chante, *Io Pæan !* Tel fut le premier cri du peuple de Delphes, lorsqu'en sa faveur tu montras la force de tes flèches. Python, monstre épouvantable, Python, serpent terrible, s'élançait contre toi ; mais bientôt tes coups redoublés et rapides l'étendirent à tes pieds. Le peuple s'écria : « *Io, Io Pæan !* frappe ! Latone en toi nous donne un sauveur ! » Depuis ce temps, c'est ainsi que tu fus célébré.

L'Envie s'est approchée de l'oreille d'Apollon, et lui a dit : « Que vaut un poëte, si ses vers n'égalent le nombre des flots de la mer ! » Mais Apollon d'un pied dédaigneux[8] a repoussé l'Envie et lui a répondu : « Vois le

fleuve d’Assyrie, son cours est immense ; mais son lit est souillé de limon et de fange. Non ; toutes les eaux indifféremment ne plaisent point à Cérès ; et le faible ruisseau, qui, sortant d’une source sacrée, roule une onde argentée toujours pure, servira seul aux bains de la déesse. »

Gloire à Phébus, et que l’Envie reste au fond du Tartare !

1. ↑ C’est-à-dire le temple de Pytho ou de Delphes.
2. ↑ Mot grec qui signifie littéralement *remède à tout*.
3. ↑ Autre mot grec qui signifie littéralement *pasteur*.
4. ↑ Fleuve de Thessalie.
5. ↑ Battus, autrement nommé Aristotélès. Le poëte lui donne l’épithète d’*oulos*, *entier*, *sain*, parce qu’il avait été longtemps muet et qu’il recouvra la parole avant d’aller en Libye fonder la ville de Cyrène.
6. ↑ Petit peuple de la Libye, voisin du canton où Battus établit sa colonie.
7. ↑ Prince qui, selon la fable, régnait en Libye au temps de l’enlèvement de Cyrène.
8. ↑ Le texte dit seulement : « Du pied. »

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Zyephyrus
- Consulnico
- Marc
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

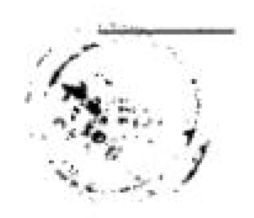
LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS

PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

V. EN L’HONNEUR DE DIANE.

Chantons Diane !…… (malheur aux poëtes qui l’oublient !) chantons la déesse qui se plaît à lancer des traits, à poursuivre les daims, à former des danses et des jeux sur la cime des montagnes. Rappelons ce jour où Diane, encore dans l’enfance, assise sur les genoux de Jupiter, lui adressa ces prières :

« Accorde, ô mon père ! accorde à ta fille de rester toujours vierge, et de porter assez de noms divers pour que Phébus ne puisse le lui disputer. Donne-moi, comme à Phébus, un arc et des flèches. Que dis-je ?…… non, mon père, ce n’est point à toi d’armer ta fille ; les Cyclopes s’empresseront bientôt de me fabriquer des traits, de me forger un carquois. Mais donne-moi l’attribut distinctif de porter des flambeaux et de revêtir une tunique à frange, qui ne me descendra que jusqu’aux genoux, pour ne point m’embarrasser à la chasse. Attache à ma suite soixante filles de l’Océan, qui soient toutes à l’âge où l’on ne porte point encore de ceinture[1]. Que vingt autres nymphes, filles de l’Amnisus, destinées à me servir aux heures où je cesserai de percer les lynx et les cerfs, prennent soin de mes brodequins et de mes chiens fidèles. Cède-moi les montagnes. Je ne demande qu’une ville à ton choix. Diane rarement descendra dans les villes. J’habiterai les monts, et n’approcherai des cités qu’aux moments où les femmes,

travaillées des douleurs aiguës de l'enfantement, m'appelleront à leur aide. Tu sais qu'au jour de ma naissance les Parques m'ont imposé la loi de les secourir, parce que le sein qui m'a porté n'a point connu la douleur, et, sans travail, a déposé son fardeau. »

En parlant ainsi, l'enfant divin voulut toucher le menton de son père ; mais elle étendit en vain ses petits bras pour l'atteindre. Jupiter en sourit, et, lui rendant une tendre caresse : « Déesses, s'écria-t-il, donnez-moi toujours de semblables enfants, et je brave la fureur jalouse de Junon. Va, ma fille, tes désirs seront satisfaits, et ton père veut te faire encore d'autres dons bien plus magnifiques. Une ville est trop peu : je t'en donnerai trente ; trente qui n'auront d'autre dieu que toi seule, ne porteront d'autre nom que le tien ; tandis que tu partageras avec les autres immortels des cités sans nombre dans le continent et dans les îles. Partout Diane aura des bois sacrés et des autels ; c'est elle qui sera la protectrice des chemins et des ports. » Il dit ; et, d'un signe de tête, il confirma ses promesses. Aussitôt l'enfant vole en Crète sur la cime ombragée du Leucus, descend ensuite vers l'Océan, et se choisit une troupe nombreuse de nymphes, toutes à l'âge de neuf ans, à cet âge où l'on ne porte point encore de ceinture. Cæratus et Théthys[2] s'applaudirent, en voyant l'un et l'autre leurs filles préférées par l'enfant de Latone.

Ce choix fait, Diane alla chercher les Cyclopes. Ils étaient dans Lipare, (aujourd'hui c'est ainsi qu'on la nomme, alors c'était Méligounis[3]), occupés à forger une

masse ardente sur l’enclume de Vulcain. L’ouvrage pressait : c’était un abreuvoir pour les coursiers de Neptune. Les nymphes pâlirent à la vue de ces énormes géants, pareils à des montagnes[4], et dont l’œil unique[5], sous leur épais sourcil, étincelait de regards menaçants. Les uns faisaient mugir de vastes soufflets ; les autres, levant tour à tour avec effort leurs lourds marteaux, frappaient à grands coups le fer ou l’airain qu’ils tiraient tout en feu de la fournaise. L’enclume en gémit, l’Etna et la Sicile[6] en sont ébranlés, l’Italie en retentit, et la Corse même en résonne. À ce terrible aspect, à ce bruit effroyable, les filles de l’Océan s’épouvantent…… frayeur pardonnable : les filles même des dieux, dans leur enfance, n’envisagent ces fiers géants qu’avec crainte, et lorsqu’elles refusent d’obéir, leurs mères feignent d’appeler Argès ou Stéropès : Mercure accourt sous les traits de l’un de ces Cyclopes, le visage couvert de cendre et de fumée ; soudain l’enfant effrayé couvre ses yeux de ses mains et se jette en tremblant dans le sein maternel. Pour toi, fille de Jupiter, plus jeune encore, et dès l’âge de trois ans, lorsque Latone t’avait portée dans ses bras à Vulcain pour recevoir ses premiers présents[7], et que Brontès t’avait mise sur ses genoux, tu avais arraché les poils hérissés de sa large poitrine, et depuis ils n’ont point été reproduits : ainsi les cheveux moissonnés une fois par l’alopécie ne reviennent jamais couvrir le front qu’elle a rendu chauve.

Aussi, d’une voix ferme, adressas-tu ce discours aux Cyclopes : « Cyclopes, hâtez-vous, il faut à Diane un arc,

des flèches, un carquois. Diane, ainsi que Phébus, est fille de Latone ; et si quelque sanglier ou quelque monstre des bois vient à tomber sous mes coups, c'est à votre table qu'il sera destiné. »

Tu dis ; ils t'obéirent, et tu fus armée.

Il te manquait des chiens, tu voles en Arcadie et tu vas trouver Pan. Le dieu barbu était dans son antre, où il distribuait aux lices de sa meute les chairs d'un lynx du Ménale. Il te choisit aussitôt six chiens courageux, dont trois aux oreilles pendantes, deux noirs et blancs, un de diverses couleurs, tous capables de renverser des lions, de les saisir à la crinière et de les entraîner vivants. Il y joignit aussi sept cynosurides plus légers que le vent[8], plus vites que le lièvre[9] ou le faon, habiles surtout à découvrir le gîte du cerf, la tanière du porc-épic et les traces du daim.

Tu quittais ces lieux suivie de ta meute, lorsqu'au pied du Parrhasius tu vis s'abattre cinq biches, troupeau superbe, nourri sur les bords du sablonneux[10] Anaurus : elles étaient plus grandes que des taureaux, et l'or brillait sur leurs cornes[11]. Ton œil en fut surpris, et tu dis en toi-même : « Sans doute elles sont dignes d'être la première proie de Diane. » Seule, et sans le secours de tes chiens, tu en pris quatre à la course et les destinas à traîner ton char ; mais la cinquième (ainsi que le voulut Junon, qui la réservait pour servir un jour au dernier des travaux d'Hercule) passa le fleuve de Céladon[12] et se réfugia sur le mont Cérynien[13].

Ô Diane ! ô déesse toujours vierge ! déesse qui tuas Tityus, ton armure, ta ceinture et ton char étaient d'or ; tu donnas aussi des freins d'or à ces biches. Mais en quels lieux menas-tu d'abord ce char triomphant[14] ? en Thrace, sur le mont Aémus, d'où l'orageux Borée nous envoie les tristes frimas. Où coupas-tu des branches de pin ? sur l'Olympe de Mysie. À quels feux allumas-tu ces nouveaux flambeaux ? aux feux inextinguibles dont la foudre de ton père étincelle. Combien de fois éprouvas-tu tes flèches ? tu les essayas d'abord sur un orme, ensuite sur un chêne, puis sur un monstre des forêts, enfin, non plus sur un arbre, mais sur une ville coupable, où l'on avait cent fois outragé la nature et l'hospitalité.

Malheur à ceux que poursuit ton courroux ! leurs troupeaux sont dévorés par la peste et leurs champs dévastés par la grêle. Au déclin de leur âge, ils pleurent sur leurs fils morts avant eux ; et les femmes, frappées de mort aux jours de l'enfantement, ou n'accouchant que dans les horreurs de la guerre, n'élèvent jamais leurs enfants[15]. Heureux au contraire le mortel à qui tu souris ! ses sillons engraissés se couvrent d'épis, ses taureaux se multiplient, sa richesse augmente, et la tombe ne s'ouvre sous ses pas qu'au bout d'une longue et paisible carrière. La Discorde, qui renverse les plus solides maisons, ne déchire point sa famille, et chez lui la belle-mère et la bru s'assoient toujours à la même table.

Puisse, ô déesse redoutable ! puisse l'homme que j'aime ressentir ainsi tes faveurs ! Que je les éprouve aussi moi-

même ! que l’art des vers me soit toujours cher ! je chanterai Latone et son hymen, je chanterai Phébus, je chanterai mille fois tes louanges, tes nombreux travaux, tes chiens, tes flèches et le char rapide qui te ramène pompeusement au palais de Jupiter. Là Mercure et Phébus accourent au devant de toi, Mercure pour prendre tes armes, Phébus pour recevoir les monstres que tes traits ont terrassés : tel était du moins son emploi avant que le valeureux Alcide fût admis dans les cieux. Car aujourd’hui ton frère est déchargé de ce soin, puisque l’infatigable dieu de Tirynthe, toujours aux portes de l’Olympe, attend avec impatience l’instant où tu lui rapportes quelques nouveaux mets. Tous les dieux, et surtout sa marâtre, en éclatent de rire, chaque fois qu’enlevant de ton char et tirant par les pieds quelque énorme taureau, ou quelque sanglier encore palpitant, il cherche à t’encourager par ce discours adroit : « Courage, ô déesse ! fais tomber sous tes coups les animaux féroces. Mérite que les mortels t’appellent, ainsi que moi, leur divinité protectrice. Permets aux lièvres, aux daims d’errer sur les montagnes. Quel mal font aux hommes et les daims et les lièvres ? Ce sont les sangliers qui dévastent leurs vergers et leurs champs ; ce sont les taureaux sauvages dont ils craignent la rage. Frappe les sangliers et les taureaux. » Il dit, et se jette aussitôt sur le monstre que tu lui rapportes ; car la flamme qui consuma sa dépouille mortelle sur les monts de Trachine ne l’a point délivré de sa faim dévorante ; il en ressent encore les ardeurs comme au jour qu’il rencontra le roi des Dryopes. Cependant les filles de l’Amnisus détellent et lavent tes

biches, leur apportent de l'eau dans des vases d'or pour se désaltérer à leur gré, et répandent abondamment devant elles cette herbe céleste, prompte à se reproduire, qu'on moissonne dans les prairies de Junon et qui nourrit aussi les coursiers de Jupiter[16]. Tu entres ensuite au palais de ton père, où, quoique chaque dieu t'invite à t'asseoir auprès de lui, tu te places toujours à côté d'Apollon.

Mais quand les nymphes formeront autour de toi leurs danses, soit aux sources de l'Inopus[17], soit dans les plaines de Limnée et de Pitane (car Pitane aussi t'est consacrée) ; ou lorsque, rejetant le sanguinaire hommage du Taurien et quittant la Scythie, tu viendras visiter les Araphéniens, puissé-je alors n'avoir point engagé le travail mercenaire de mes bœufs pour défricher le champ d'autrui pendant la journée ! Fussent-ils de la race de ces taureaux de Tymphée, si renommés pour tracer les plus pénibles sillons ; fussent-ils dans la vigueur de leur âge et dans la force de leurs cornes, avec trop de peine et de fatigue ils reviendraient à l'étable, puisque le Soleil, ravi du spectacle charmant de tes fêtes, arrête son char pour les voir plus longtemps et prolonge le jour.

Mais quelle île, quelle montagne, quelle cité te plaît davantage ? Quelle nymphe te fut la plus chère ? Quelles héroïnes ont été tes compagnes ? Déesse, instruis ton poëte, il instruira les autres à son tour.

Parmi les îles, Doliché ; parmi les cités, Pergé[18] ; parmi les montagnes, le Taygète[19] ; parmi les ports, ceux de l'Euripe[20] ; voilà les lieux qui t'ont plu davantage. La

nymphe qui te fut la plus chère, ce fut la nymphe de Gortys, cette nymphe redoutée des faons, Britomartis au coup d'œil assuré. Minos, brûlant pour ses charmes, la poursuivit longtemps sur les montagnes de Crète, mais elle se cachait tantôt sous des chênes touffus, tantôt au fond des marais. Neuf mois entiers il erra parmi les précipices et les monts. Enfin il était près de l'atteindre lorsqu'elle s'élança du haut d'un rocher dans les flots. Les filets d'un pêcheur la sauvèrent, et c'est de là que la nymphe et le roc d'où elle s'était précipitée reçurent des Cydoniens l'une le nom de *Dictynne*, l'autre celui de *Dicté*. Ils lui ont aussi dressé des autels et consacré des fêtes. Les couronnes qu'ils y portent sont de jonc ou de pin ; le myrte en est banni ; le myrte est haï de la Nymphe, parce qu'une branche de cet arbre, s'embarrassant dans sa robe, l'avait arrêtée dans sa fuite. Ô Diane ! à tous les noms sous lesquels tu es honorée, les Crétois ont encore ajouté celui de cette nymphe.

Cyrène fut aussi ta compagne : tu lui donnas deux chiens, qui jadis, au tombeau de Pélias, lui valurent la victoire[21]. Tu permis aussi de te suivre à la blonde épouse du fils de Dioné[22]. La belle Anticlée[23], dit-on, fut également l'objet de ta tendresse. Ces nymphes furent les premières à s'armer d'arcs flexibles et de carquois pleins de flèches, en se découvrant toujours l'épaule droite[24] et le sein. Mais tu distinguas sur toutes la fille de l'Arcadien Iasius, la légère Atalante, que toi-même instruisis à conduire une meute, à lancer des traits ; Atalante, que ne purent mépriser les célèbres chasseurs du sanglier de Calydon, puisqu'elle

remporta le prix de la valeur, et que l'Arcadie possède encore les dents de ce monstre ; Atalante, dont au fond des Enfers Hylaüs et l'insensé Rhœcus[25] voudraient en vain, malgré leur haine, calomnier l'adresse ; car leur sang, qui teignit les rochers du Ménale, déposerait contre eux.

Salut, ô déesse vénérable[26] ! déesse de mille cités, déesse du Chésius, de l'Imbrasus[27], déesse de Chitoné[28] ; véritable citoyenne de Milet ; car ce fut toi que Nélée prit pour guide en quittant les rivages de Cécrops. C'est à toi qu'Agamemnon consacra le gouvernail de son navire pour apaiser ton courroux, lorsque enchaînant les vents, tu retenais les Grecs impatients de saccager Ilion et de venger leur Hélène. C'est à toi que Prœtus éleva deux temples, l'un sous le nom de *Déesse favorable aux filles*, parce que tu lui ramenas ses filles errantes sur le mont Azénien ; l'autre dans la ville de Lussa, sous le nom de *la douce Déesse*, parce que tu sus adoucir la rage féroce qui les possédait. C'est à toi que jadis, aux rivages d'Éphèse, les Amazones érigèrent une statue sur le tronc d'un hêtre. Là, tandis qu'Hippo t'offrait un sacrifice, ces femmes amies de la guerre dansèrent d'abord, avec leurs boucliers, la danse des armes, puis se réunirent en chœur autour de ton autel. Leurs mouvements agiles faisaient résonner leurs carquois et retentir la terre sous leurs pieds. La flûte, cet ouvrage de Minerve, si funeste aux faons, n'était pas encore inventée[29], mais le son des chalumeaux leur marquait la cadence, et l'écho le répétait jusque dans Sardes et dans Bérécynthe. Dans les âges suivants, on construisit autour de

cette statue un vaste temple : le Soleil n’en verra jamais de plus beau ni de plus riche ; il l’emporte sur le temple même de Pytho. Jadis l’insolent Lygdamis[30] menaça d’en piller les trésors. Du fond des climats hyperboréens, que la fille d’Inachus a rendus si célèbres, il traînait à sa suite ces fiers Hippimolges, qui égalaient en nombre les grains de sable de la mer. Ô le plus malheureux des rois ! quel était son espoir ? ni lui, ni aucun de ces barbares dont les chars avaient foulé les rives du Caystre, ne devaient revoir leur patrie, car tes flèches ont toujours défendu ton Éphèse.

Gloire à la déesse de Munychie, à la déesse des ports et de Phérès.

Mortels, craignez de ne pas honorer Diane. Si jadis Oinée négligea de parer ses autels, vous savez quels assauts il eut à soutenir. N’allez point la défier dans l’art de prendre un cerf, de lancer un javelot ; cet orgueil coûta cher aux Atrides. N’aspirez point aux faveurs d’une déesse toujours vierge ; Orion, Otus en ont trop éprouvé le danger. Ne refusez point de danser dans ses fêtes ; Hippo ne l’a point refusé sans avoir eu bien des larmes à verser.

Salut, ô puissante déesse ! sois propice à ton poëte.

1. ↑ Littéralement : « Toutes âgées de neuf ans, toutes enfants encore sans ceinture. » Les jeunes filles ne commençaient à porter des ceintures qu’après avoir atteint l’âge nubile.
2. ↑ Épouse de l’Océan.
3. ↑ Nom qui en grec signifie *fertile en miel*.
4. ↑ Le grec dit : « Aux rochers de l’Ossa »
5. ↑ Le grec ajoute : « Égal à un bouclier de quatre peaux. »

6. ↑ Littéralement : « La Trinacrie, séjour des Sicaniens, et la voisine Italie. »
7. ↑ Littéralement : « Ses présents de vue, *optéria*. » La coutume chez les anciens, quand une femme accouchait, était que les parents du nouveau-né envoyassent à la mère des présents, comme pour obtenir la permission de voir son enfant.
8. ↑ Cynosure était un lieu de Laconie. Les chiens de ce pays étaient renommés par leur vitesse, surtout ceux qu'on croyait nés d'une chienne et d'un renard, espèce dont Aristote attestait l'existence, mais qui n'était autre que celle de nos lévriers.
9. ↑ Le grec ajoute : « Qui ne ferme jamais les yeux. »
10. ↑ Littéralement : « Qui roule un sable noir. » L'Anaurus était un fleuve de la Thessalie : il est assez singulier que Callimaque amène ses biches de Thessalie en Arcadie.
11. ↑ Il ne faut pas s'étonner de ce que Callimaque donne ici des cornes aux biches : c'était une erreur commune à tous les poëtes grecs, et qui leur a même été reprochée par Aristote.
12. ↑ Fleuve d'Arcadie.
13. ↑ Montagne d'Arcadie.
14. ↑ Littéralement : « Attelé d'animaux à cornes. »
15. ↑ L'expression grecque est bien plus poétique : « Aucun de leurs enfants ne se dresse sur ses jambes. »
16. ↑ Callimaque est, je crois, le seul des poëtes et des mythologues qui fasse mention de ces prairies de Junon, qu'il place dans le ciel.
17. ↑ Petit fleuve de l'île de Délos ; le poëte lui donne l'épithète d'*Égyptien*, parce que ce fleuve passait pour avoir les mêmes accroissements et décroissements que le Nil ; c'était même une croyance assez généralement répandue parmi le vulgaire, que l'Inopus n'était autre que le Nil lui-même, qui, après avoir traversé la mer, reparaissait dans l'île de Délos.
18. ↑ Ville de Pamphylie, où Diane avait un temple auquel était attaché le droit d'asile.
19. ↑ Montagne de Laconie, où l'on trouvait beaucoup de chèvres, de sangliers, d'ours et de cerfs.
20. ↑ Le culte de Diane était singulièrement en honneur dans toutes les villes qui bordaient les détroit de l'Euripe, tant sur la côte de Béotie que sur celle de l'Eubée, telles qu'Aulis, Délium, Amarynthe, etc.
21. ↑ Près d'Iolchos : c'était là que Cyrène, selon la fable, avait combattu contre un lion et l'avait terrassé.
22. ↑ Procris, épouse de Céphale.

23. ↑ Anticlée n’est point connue dans la fable ; la mère d’Ulysse s’appelait Anticlée, mais ce ne peut etre de cette héroïne que le poëte ait voulu parler.
24. ↑ L’expression grecque est remarquable ; littéralement : « Leurs épaules droites étaient indépouillables, » c’est-à-dire *n’étaient point vêtues*.
25. ↑ Deux centaures qui avaient voulu attenter à la pudeur d’Atalante, et que cette héroïne tua à coups de flèches sur le mont Ménale.
26. ↑ Le texte ajoute : « Déesse assise au premier trône, » *p’ôtothroné*, autre surnom de Diane dont je n’ai pu trouver l’étymologie.
27. ↑ Le Chésius et l’Imbrasus étaient l’un un promontoire, l’autre un fleuve de l’île de Samos, où Diane était spécialement honorée.
28. ↑ Chitoné était un bourg de l’Attique.
29. ↑ Littéralement : « On n’avait pas encore percé les os des faons. » Les anciens, dans les premiers temps, faisaient leurs flûtes avec les os des faons. La plupart des mythologues attribuaient l’honneur de cette invention à Minerve, quoique les monuments historiques l’attribuent au Phrygien Ilyagnis.
30. ↑ Callimaque veut parler ici de cette invasion que les Scythes firent en Asie vers la trente-sixième Olympiade, environ 530 avant l’ère chrétienne. Selon Strabon (lib. I, p. 106, B.), Lygdamis, l’un de leurs chefs, périt effectivement, mais loin d’Éphèse et dans la Cilicie. Hésychius (*voce Lygdamis*) dit non-seulement qu’il menaça de piller le temple de Diane, mais qu’il le brûla.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N’hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Consulnico
- Zyephyrus
- Marc
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Kilom691
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur

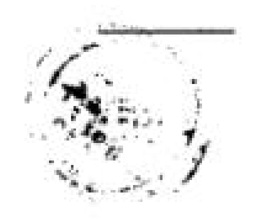
LYRIQUES GRECS



ORPHÉE, ANACRÉON, SAPPHO,
TYRTÉE, STÉSICHORE, SOLON, ALCÉE, IBYCUS,
ALCMANE, BACCHYLIDE,
PINDARE, THÉOCRITE, BION, MOSCHUS,
CALLIMAQUE,
SYNÉSIUS, ANTHOLOGIE.

TRADUITS

PAR MM. E. FALCONNET, DENNE-BARON, MUZAC, GRÉGOIRE,
COLLOMBET, LAPORTE-DUTHEIL, ETC.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,
RUE DE L'ÉPERON, 6;
CHEZ CHARPENTIER, ÉDITEUR,
RUE DE SEINE, 29.

1842

Hymnes (Callimaque de Cyrène)

Callimaque de Cyrène



Lefèvre, Charpentier, Paris, 1842

VI. EN L'HONNEUR DE DÉLOS.

Dans quel temps, ô ma Muse ! en quel jour chanteras-tu la nourrice d'Apollon, l'île sacrée de Délos ? Sans doute les Cyclades méritent toutes d'être chantées, elles sont les plus saintes des îles ; mais Délos veut ton premier hommage. C'est elle qui reçut le dieu des poëtes au sortir du sein de sa mère ; c'est elle qui l'enveloppa de langes et l'adora la première. Ainsi que les Muses dédaignent le poëte qui ne chante pas les eaux de Pimplée, ainsi Phébus dédaigne celui qui peut oublier Délos. Délos recevra donc aujourd'hui le tribut de mes vers ; et toi, dieu du Cinthius, applaudis au poëte qui n'aura point négligé ta nourrice.

Délos, terre ingrate il est vrai, battue des vents et des flots, voit sur ses rives moins de coursiers que de plongeons. Inébranlablement fixée dans la mer Icarienne, dont les vagues amoncelées rejettent leur blanchissante écume sur ses bords, elle semble n'être faite que pour servir de retraite à ces hommes errants qui s'arment contre les habitants de l'onde[1]. Toutefois, quand les filles de l'Océan et de Téthys[2] se rassemblent chez leur père, toutes, sans envie, cèdent le pas à Délos. La Corse, bien qu'elle ne soit pas sans honneur, la Corse ne marche qu'après elle, ainsi que l'aimable Sardaigne, ainsi que l'île aux rivages prolongés qu'ont peuplée les Abantes, et celle qui, pour avoir accueilli Vénus au sortir de l'onde, a toujours ressenti

ses bienfaits. La force de ces îles est dans leurs tours : celle de Délos est dans Apollon ; quel rempart est plus ferme ? Souvent le souffle impétueux de Borée renversa les murs et les pierres ; mais un dieu n’est jamais ébranlé. Heureuse île, tel est, à toi, ton gardien !

Mais au milieu de la vaste carrière que ta gloire ouvre à mes chants, quelle route suivrai-je pour te plaire ? Dirai-je comment un dieu terrible, d’un coup du trident que lui avaient fabriqué les Telchines, sapa les montagnes, les arracha de leurs fondements, et les faisant rouler dans la mer, en forma les premières îles ? Dirai-je qu’il les fixa toutes dans l’abîme par de profondes racines pour leur faire oublier le continent, tandis que toi, libre et sans contrainte, tu nageais sur les eaux ? Tu t’appelais d’abord Astérie, parce que jadis, telle qu’un astre rapide, tu t’étais élancée du ciel au fond de la mer pour échapper aux poursuites du dieu de l’Olympe ; et jusqu’au temps où l’aimable Latone se réfugia dans ton sein, tu n’avais point porté d’autre nom. Souvent le nocher qui, du port de Trézène[3] faisait voile pour Éphyre[4], t’apercevait dans le golfe saronique[5] ; et souvent il te cherchait vainement au retour : une course légère t’avait portée vers le détroit où mugissent les flots resserrés de l’Euripe ; d’où quelquefois, dans le même jour, dédaignant la mer de Chalcis, tu avais nagé soit jusqu’aux rochers de Sunium, soit jusqu’aux bords de Chio, soit enfin jusqu’aux bords de l’humide Parthénie, dans cette plage où les nymphes de Mycale, du royaume d’Ancée, t’ont cent fois donné l’hospitalité. Mais après que toi seule eus reçu

Phébus à sa naissance, les nautoniers te donnèrent le nom de Délos, parce que tu cessas de disparaître à leurs yeux et que tu fixas tes racines au milieu des flots égéens.

Tu ne craignis donc point la colère de Junon ? Son terrible courroux éclatait contre toutes les maîtresses qui donnaient des enfants à Jupiter, mais surtout contre Latone, à qui le Destin promettait un fils que son père devait préférer à Mars même. Furieuse et transportée de rage, elle-même repoussait du ciel cette nymphe en travail, tandis que par ses ordres deux gardiens attentifs l'observaient sur la terre. Du sommet de l'Émus, l'impitoyable Mars, tout armé, veillait sur le continent, et ses coursiers paissaient dans l'antre aux sept bouches qui sert de retraite à Borée, pendant qu'Iris du haut du Mimas veillait sur les îles.

De là ces deux divinités menaçaient toutes les villes dont Latone approchait et leur défendaient de la recevoir. Ainsi vit-elle fuir devant elle l'Arcadie et le mont sacré d'Augé[6] ; ainsi vit-elle fuir l'antique Phénée[7] et toutes les villes du Péloponèse voisines de l'Isthme : Égialée resta seule avec Argos ; Latone n'osait point approcher de ces lieux arrosés par un fleuve trop aimé[8] de Junon. Ainsi vit-elle fuir l'Aonie[9] avec Dircé et Strophie[10] que leur père, le sablonneux Ismène, entraînait avec lui. Asope les suivit, mais de loin, d'un pas tardif, et tout fumant encore des coups de la foudre ; et l'*indigène Mélie*, épouvantée de voir l'Hélicon secouer sa verte chevelure, quitta ses danses, pâlit et trembla pour son chêne. Ô Muse ! ô ma déesse ! les nymphes en effet sont donc nées avec les chênes ? Les

nymphes du moins se réjouissent quand la rosée ranime les chênes, et les nymphes pleurent quand les chênes dépouillent leur feuillage.

Phébus indigné, quoique encore au sein de sa famille, adresse à Thèbes ces menaces qui n'ont point été vaines : « Pourquoi, malheureuse Thèbes, m'obliger à dévoiler déjà ton destin ? Ne me force point à prophétiser ton sort. Pytho ne m'a point encore vu m'asseoir sur le trépied, et son terrible serpent n'est point mort : ce monstre barbu rampe encore sur les rives de Plistus[11], et de ses replis tortueux embrasse neuf fois le Parnasse que couvrent les neiges. Toutefois je te le prédis ici plus clairement que du pied de mon laurier : fuis ; mais bientôt je t'atteindrai ; bientôt je laverai mes traits dans ton sang ; garde, garde les enfants d'une femme orgueilleuse[12] : ni toi, ni le Cithéron ne nourriront point mon enfance. Phébus est saint ; c'est aux saints à lui donner un asile. »

Il dit, et Latone retourna sur ses pas ; mais les villes d'Achaïe, mais Hélice, l'amie de Neptune, et Bure[13], retraite des troupeaux de *Dexamène*, le fils d'Oïcée, l'avaient déjà repoussée : elle s'avança vers la Thessalie. Vain espoir ! le fleuve Anaurus, la ville de Larisse, les antres du Pélion, tout s'enfuit, et le Pénée précipita son cours au travers des vallons de Tempé.

Cependant ton cœur, ô Junon ! était encore inflexible. Déesse inexorable, tu la vis sans pitié étendre ses bras et former vainement ces prières : « Nymphes de Thessalie, filles du Pénée, dites à votre père de ralentir son cours

impétueux ; embrassez ses genoux, conjurez-le de recevoir dans ses eaux les enfants de Jupiter. Ô Pénée ! pourquoi veux-tu l'emporter sur les vents ? Ô mon père ! tu ne disputes point le prix de la course ! Es-tu donc toujours aussi rapide, ou ne le deviens-tu que pour moi ? Et n'est-ce qu'aujourd'hui que tu trouves des ailes ?… Hélas ! il est sourd… Fardeau que je ne puis plus soutenir, où pourrai-je vous déposer ! Et toi, lit nuptial de Philyre, ô Pélion ! attends-moi donc, attends ; les lionnes mêmes n'ont-elles pas cent fois enfanté leurs cruels lionceaux dans tes antres ? »

Le Pénée, l'œil humide de pleurs, lui répond : « La Nécéssité, Latone, est une grande déesse. Je ne refuse point, vénérable immortelle, de recevoir vos enfants : bien d'autres mères avant vous se sont purifiées dans mes eaux. Mais Junon m'a fait de terribles menaces. Voyez quel surveillant m'observe du haut de ces monts ; son bras d'un seul coup me peut accabler. Que ferai-je ? Faut-il me perdre à vos yeux ? Allons, tel soit mon destin ; je le supporterai pour vous, dussé-je me voir à jamais desséché dans mon cours, et seul de tous les fleuves rester sans honneur et sans gloire ; je suis prêt, c'en est fait, appelez seulement Ilithye. »

Il dit, et ralentit son cours impétueux. Bientôt Mars, déracinant les monts, allait les lancer sur lui et l'ensevelir sous les rocs du Pangée[14] ; déjà du haut de l'Émus il pousse un cri terrible et frappe son bouclier de sa lance : l'armure rend le son de la guerre, et l'Ossa en frémit ; les

vallées de Cranon et les cavernes glaciales du Pinde en tremblent, et l'Émonie entière en tressaille. Ainsi, quand le géant, terrassé jadis par la foudre, se retourne sur sa couche, les antres fumants de l'Etna sont tous ébranlés ; les tenailles de Vulcain, le fer qu'il travaille, tout se renverse dans la fournaise, et la forge retentit du choc épouvantable des trépieds et des vases. Tel fut le bruit horrible que rendit le divin bouclier. Pénée, toujours intrépide, demeurait fixe et retenait ses ondes fugitives ; Latone lui cria : « Fuis, ô Pénée ! songe à te garantir : que ta pitié pour moi ne fasse point ton malheur ; fuis, et compte à jamais sur ma reconnaissance. »

À ces mots, quoique accablée déjà de fatigue, elle marcha vers les îles, mais aucune ne voulut la recevoir ; ni les Échinades dont le port est si favorable aux navires ; ni Corcyre, la plus hospitalière des îles. Iris menaçante, au sommet du Mimas, leur défendait d'y consentir, et les îles épouvantées fuyaient toutes à l'approche de Latone.

Elle voulait aborder à Co, séjour antique des sujets de Mérops, retraite sacrée de Chalciope ; mais Phébus lui-même l'en détourna. « Ô ma mère, lui dit-il, ce n'est point là que tu dois m'enfanter : non que je dédaigne ou méprise cette île ; je sais qu'elle est plus qu'aucune autre fertile en pâturages et féconde en moissons. Mais les Parques lui réservent un autre dieu, fils glorieux des Sauveurs[15], qui aura les vertus de son père et verra l'un et l'autre continent, avec les îles que la mer baigne du couchant à l'aurore, se ranger sans peine sous le sceptre macédonien[16]. Un jour

viendra qu’il aura, comme moi, de terribles assauts à soutenir, lorsque empruntant le fer des Celtes et le cimeterre des Barbares, de nouveaux Titans[17], aussi nombreux que les flocons de la neige ou que les astres qui peuplent un ciel serein, fondront des extrémités de l’occident sur la Grèce. Ah ! combien gémiront les cités et les forts des Locriens, les roches de Delphes, les vallons de Crissa et les villes d’alentour, quand chacun apprendra l’arrivée de ces fiers ennemis, non par les cris de ses voisins, mais en voyant ses propres moissons dévastées par le feu ; quand, du haut de mon temple, on apercevra leurs phalanges, et qu’ils déposeront auprès de mon trépied leurs épées sacrilèges, leurs larges baudriers et leurs boucliers épouvantables, qui toutefois serviront mal cette race insensée de Gaulois, puisqu’une partie de ces armes me sera consacrée, et que le reste, sur les bords du Nil, après avoir vu ceux qui les portaient expirer dans les flammes, sera le prix des travaux d’un prince infatigable ! Tel est mon oracle, ô Ptolémée ! et quelque jour tu rendras gloire au dieu qui, dès le ventre de sa mère, aura prophétisé ta victoire. Pour toi, ma mère, écoute mes paroles : il est au milieu des eaux une petite île remarquable qui erre sur les mers ; elle n’est point fixe en un lieu ; mais, comme une fleur, elle surnage et flotte au gré des vents et des ondes : porte-moi dans cette île, elle te recevra volontiers. »

Ainsi parla Phébus, et les îles fuyaient toujours. Mais toi, tendre et sensible Astérie, quittant naguère les rivages de l’Eubée, tu venais visiter les Cyclades et tu traînais encore

après toi la mousse du Géreste[18]. Saisie de pitié à la vue d'une infortunée qui succombait sous le poids de ses peines, tu t'arrêtes et t'écries : « Junon menace en vain ; je me livre à ses coups. Viens, Latone, viens sur mes bords. »

Tu dis, et Latone, après tant de fatigues, trouve enfin le repos : elle s'assied sur les rives de l'Inopus, qui chaque année grossit son cours dans le même temps où le Nil tombe à grands flots des rochers d'Éthiopie. Là, détachant sa ceinture, le dos appuyé contre le tronc d'un palmier, déchirée par la douleur la plus aiguë, inondée de sueur et respirant à peine, elle s'écrie : « Pourquoi donc, cher enfant, tourmenter ta mère ? ne suis-je pas dans cette île errante que tu m'as désignée ? Mais, ô mon fils ! nais, et sors avec moins de cruauté de mon sein. »

Cependant, inflexible épouse de Jupiter, tu ne devais pas longtemps ignorer cette nouvelle ; bientôt ta prompte messagère accourt hors d'haleine et tient ce discours entrecoupé par la crainte : « Ô toi, la plus puissante des déesses, vénérable Junon ! Iris est à toi, l'univers t'appartient, tu marches égale au roi de l'Olympe : nous ne craignons ici d'autre déesse que toi. Toutefois, ô reine ! apprends ce qui doit exciter ta colère. Latone est reçue dans une île, elle y détache sa ceinture. Toutes les autres l'ont repoussée ; mais Astérie l'a d'elle-même invitée : Astérie, vil fardeau de la mer… Déesse, tu la connais… mais venge-nous, tu le peux ; venge tes ministres qui, pour t'obéir, étaient descendus sur la terre. »

Elle dit, et s’assit au bas du trône d’or de la déesse ; ainsi le chien de Diane, après une course rapide, se repose à ses pieds, les oreilles droites et toujours attentives à la voix de sa maîtresse : telle la fille de Thaumas est aux genoux de Junon ; jamais elle ne quitte cette place, pas même dans les instants où le dieu de l’oubli lui couvre les yeux de ses ailes ; mais sur les marches même du trône, la tête penchée, elle dort d’un somme léger, sans ôter sa ceinture ni ses brodequins, crainte d’un ordre subit de la reine. Junon indignée frémit et s’écrie : « Ainsi du moins, infâmes objets des amours de Jupiter, puissiez-vous cacher toujours vos plaisirs adultères et en déposer les fruits non dans l’asile ouvert aux dernières des esclaves, mais dans les antres déserts où les vaches marines enfantent leurs petits ! Toutefois, j’oublie l’injure que me fait Astérie ; elle ne ressentira point un courroux qu’elle a bien mérité par sa pitié pour Latone. Je lui dois trop, puisqu’elle n’a point souillé mon lit et qu’elle a préféré la mer à mon époux. »

Ainsi parla Junon. Cependant les chantres harmonieux de Phébus, les cygnes de Méonie, quittant le Pactole, vinrent tourner sept fois autour de Délos et chantèrent autant de fois l’accouchement de Latone. Ce fut en mémoire de ces chants sept fois répétés que, dans la suite, le dieu monta sa lyre de sept cordes. Ils chantaient encore pour la septième fois, et Phébus naquit. Les nymphes déliennes, les filles de l’antique Inopus, entonnèrent l’hymne sacré d’Ilithye ; la voûte céleste répéta leurs concerts éclatants, et Junon n’en fut point courroucée : Jupiter l’avait apaisée.

Délos, en cet instant, tout chez toi devint or ; ton lac en ce jour ne roula que de l'or, le palmier au pied duquel Phébus était né s'ombragea de feuilles d'or, et l'or grossit les flots du profond Inopus. Toi-même, élevant de ton sol parsemé d'or l'enfant divin et l'approchant de ton sein, tu t'écrias : « Vaste univers qui renfermez tant de villes et tant de temples ; continents fertiles, et vous, îles qui les entourez, je ne suis qu'une île aride ; toutefois c'est mon nom qu'Apollon portera, et jamais terre ne sera chérie de son dieu autant que moi. Oui, Cerchnis[19] sera moins aimée de Neptune, la Crète de Jupiter, et le mont Cyllène de Mercure[20] : je vais cesser d'être errante. »

Tu dis, et l'enfant suça tes mamelles. Dés lors tu fus nommée la plus sainte des îles, la nourrice d'Apollon. Jamais Bellone, jamais la mort, ni les coursiers de Mars[21] n'ont approché de tes bords ; mais chaque année les nations t'envoient les prémices et la dîme de leurs fruits. Du couchant à l'aurore, du nord au midi, tous les peuples, jusqu'à ceux qui, les plus antiques de tous, habitent les climats hiperboréens, célèbrent des fêtes en ton honneur. Ceux-ci même sont les plus empressés à t'apporter leurs épis et leurs gerbes sacrées, présents nés dans un climat lointain et que les gardiens austères de l'urne fatidique reçoivent d'abord à Dodone, pour les porter ensuite au séjour montueux et sacré des Méliens, qui, franchissant la mer, les transmettent aux Abantes[22], dans les plaines charmantes de Lélas, d'où le trajet est court jusqu'à toi, puisque les ports de l'Eubée sont voisins de tes côtes. Les

filles de Borée, l'heureuse Hécaërge, Oupis et Loxo, suivies de jeunes hommes choisis sur toute leur nation, t'ont les premières[23] apporté ces offrandes de la part des blonds Arimaspes[24]. Ni les unes ni les autres n'ont revu leur patrie ; mais leur destin fut heureux, mais leur gloire ne meurt point, puisque les jeunes Déliennes (dans ces jours où l'hymen et ses chants effarouchent les vierges) consacrent à ces hôtes du Nord les prémices de leurs chevelures, et que les jeunes Déliens leur offrent le premier duvet que le rasoir moissonne sur leurs joues.

Astérie, île parfumée d'encens ! les Cyclades semblent former un chœur autour de toi. Jamais Hespérus aux longs cheveux n'a vu la solitude ni le silence régner sur tes bords ; mais toujours il y entend résonner des concerts. Les jeunes hommes y chantent l'hymne fameux que le vieillard de Lycie, le divin Olen, t'apporta des rives du Xanthus, et les jeunes filles y font retentir la terre sous leurs pas cadencés. On y voit, chargée de couronnes, la statue célèbre que Thésée et les enfants d'Athènes consacrèrent jadis à Vénus. Échappés à la rage du monstre mugissant que la fille de Minos avait enfanté, dégagés du tortueux labyrinthe, ils dansèrent au son des cithares, autour de tes autels, et Thésée lui-même ordonnait leur danse. Depuis ce temps, c'est son navire soigneusement conservé, que les neveux de Cécrops envoient tous les ans porter leur hommage à Phébus.

Astérie, île sainte, île où l'on a dressé mille autels ! quel nocher, dans sa course rapide, traversa jamais la mer Égée sans s'arrêter sur tes côtes ? quelque favorisé qu'il soit des

vents, quelque soin qui le presse, soudain il abaisse ses voiles, descend sur tes rivages, et ne remonte sur son bord qu'après avoir mordu le tronc de ton olivier et fait le tour de ton autel, les mains liées derrière le dos, s'offrant de lui-même au fouet de tes prêtres, en mémoire de ce jeu qu'une nymphe de Délos inventa jadis pour amuser l'enfance d'Apollon.

Salut, ô Délos ! divin foyer des îles, salut à toi, salut à Phébus, salut à la fille de Latone !

1. ↑ J'aurais pu rendre cet endroit d'une manière plus concise, mais la version n'aurait point répondu aux expressions poétiques du texte.
2. ↑ C'est-à-dire les îles que les mythologues disent allégoriquement être filles de l'Océan et de Téthys, donnant alors le nom de Téthys à la Terre même, quoique ordinairement Téthys passât pour être fille de la Terre. (Schol. Homer., ad Iliad. V, v. 201.)
3. ↑ J'ai cru devoir adopter la correction proposée par M. Runhckenius, qui pense qu'il faudrait lire *alixantoio* au lieu de *apo Xanthoio*, l'histoire ni la fable ne faisant mention d'aucun prince ou héros du nom de Xanthus parmi ceux qui ont illustré la ville de Trézène.
4. ↑ Ancien nom de la ville de Corinthe.
5. ↑ Ainsi nommé, dit la fable, parce qu'un roi de Trézène, appelé Saron, s'y était précipité dans un accès de fureur.
6. ↑ Le poëte désigne ainsi le Parthénius, montagne d'Arcadie, célèbre dans la fable par les amours d'Hercule et d'Augé, dont la naissance de Télèphe fut le fruit.
7. ↑ Ville de l'Arcadie.
8. ↑ L'Inachus.
9. ↑ Ancien nom de la Béotie.
10. ↑ Deux fontaines de Béotie.
11. ↑ Fleuve de la Phocide, qui coulait au bas du mont Parnasse.
12. ↑ Il désigne ainsi la fameuse Niobé et ses enfants.
13. ↑ Hélice et Bure étaient deux villes de l'Achaïe, qui furent englouties par la mer vers la deux centième olympiade, environ 370 ans avant l'ère chrétienne.
14. ↑ Montagne située sur les confins de la Thrace et de la Macédoine, et qui faisait partie du mont Émus.

15. ↑ Le poëte désigne ainsi Ptolémée Philadelphe, fils de Ptolémée Soler et Bérénice, que les Égyptiens avaient mis l’un et l’autre au rang des dieux sauveurs. Ce prince était né dans l’île de Co.
16. ↑ Ptolémée Philadelphe, étant petit-fils de Lagus, était Macédonien d’origine.
17. ↑ Il parle des Gaulois et leur invasion en Grèce.
18. ↑ Promontoire de l’Eubée.
19. ↑ Cerchnis, ou Cenchris, ou, comme on l’appelle plus communément, Cenchrée, était l’un des ports de Corinthe ; l’autre s’appelait le Léchée.
20. ↑ Montagne d’Arcadie.
21. ↑ Tous les peuples de l’antiquité conservaient un si grand respect pour Délos, que les Perses, même au temps de leur invasion dans la Grèce, où ils se firent un devoir de religion de renverser les temples et de briser les statues des dieux des Grecs, parce qu’ils ne les reconnaissaient point, engagèrent néanmoins les Déliens, que la crainte avait fait sortir de leur île, à y revenir, et qu’ils laissèrent jouir de tous les avantages de la neutralité.
22. ↑ Ancien nom des premiers habitants de l’île d’Eubée. Ils habitaient la plaine de Lélas, lieu renommé dans cette île pour une source d’eau salutaire qu’on y trouvait.
23. ↑ Tous les auteurs se réunissent pour rapporter comme un fait constant qu’anciennement de jeunes filles, suivies de quelques jeunes gens du même pays qu’elles, étaient venues du fond des climats septentrionaux porter des offrandes à Délos, et à l’exception de quelque différence dans les noms qu’il donne à ces jeunes filles, Hérodote s’accorde avec Callimaque au sujet des honneurs que les Déliens rendirent à ces étrangères après leur mort, ainsi qu’aux jeunes gens qui les avaient accompagnées.
24. ↑ Nation qui faisait partie des peuples septentrionaux compris sous la dénomination générale d’Hyperboréens.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique Wikisource[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence Creative Commons BY-SA 3.0[2] ou, à votre convenance, celles de la licence GNU FDL[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à cette adresse[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Consulnico
- Zyephyrus
- Marc
- Tpt
- Le ciel est par dessus le toit
- Kilom691
- Phe
- Ernest-Mtl
- Yann
- Aristoi
- Hsarrazin

---

1. ↑ http://fr.wikisource.org
2. ↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr
3. ↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html
4. ↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur